

Agnès & Robert Vinas

LA COMPAGNIE CATALANE EN ORIENT



En 1303, une compagnie de mercenaires catalans, les Almogavares, s'embarque pour Constantinople, appelée par le *basileus* Andronic II pour l'aider à défendre l'Empire byzantin contre la menace turque.

Mais les Byzantins vont vite s'apercevoir qu'ils ont fait entrer le loup dans la bergerie...

Les Almogavares

Le nom catalan *almogàver* vient de l'arabe *al-mughawār*, *المغوار*, qui signifie « celui qui fait des incursions en terre ennemie ». Il a été probablement donné dès le XII^e siècle par les Sarrasins de la péninsule ibérique à des groupes formés dans les guerres de frontière entre chrétiens et musulmans. Dans sa *Description de l'Espagne*, al-Idrissi (XII^e siècle) mentionne déjà chez les Sarrasins des gens qui font des incursions en terre de chrétiens. Zurita, l'historien de la couronne d'Aragon (XVI^e siècle), confirme qu'ils existaient également chez les Maures, car c'était le même type de guerre qu'on menait autrefois des deux côtés des frontières, et que le nom de leurs chefs (*adalils* et *almocatens*), est d'origine arabe. Même les milices urbaines qui effectuent des incursions « officielles » chez les musulmans dès le XII^e siècle ont leurs *adalils*. Mais aller « en almogaveria » signifie qu'on abandonne la vie qu'on menait auparavant pour vivre décidément de la guerre et du pillage, dans la marginalité, sans domicile fixe, à la recherche du butin, toujours sur cette frontière mouvante qui se déplace vers le sud tout au long du XIII^e siècle.

Les premiers Almogavares qui apparaissent dans les chroniques catalanes sont les *adalils* qui accompagnent les troupes du roi Jaume le Conquérant à Majorque en 1230. On en trouve aussi à la conquête de Valence, qui se poursuit jusqu'à la fin du règne (1276), et à celle de Murcie (1266).

Ce sont les auxiliaires intermittents des troupes officielles, ou des gens qui se présentent d'eux-mêmes quand ils entendent parler d'une attaque d'un souverain chrétien contre les Sarrasins. Ils vont d'un théâtre de guerre à l'autre et ne respectent pas toujours les conventions signées entre chrétiens et musulmans. À Murcie, ils capturent sur le chemin de l'exil des milliers de Sarrasins que le roi Jaume avait libérés. Ils existent aussi bien aux frontières du royaume d'Aragon qu'à celles du royaume de Castille. C'est d'ailleurs le roi Alfonso X de Castille qui en a codifié l'organisation dans les *Siete Partidas*.

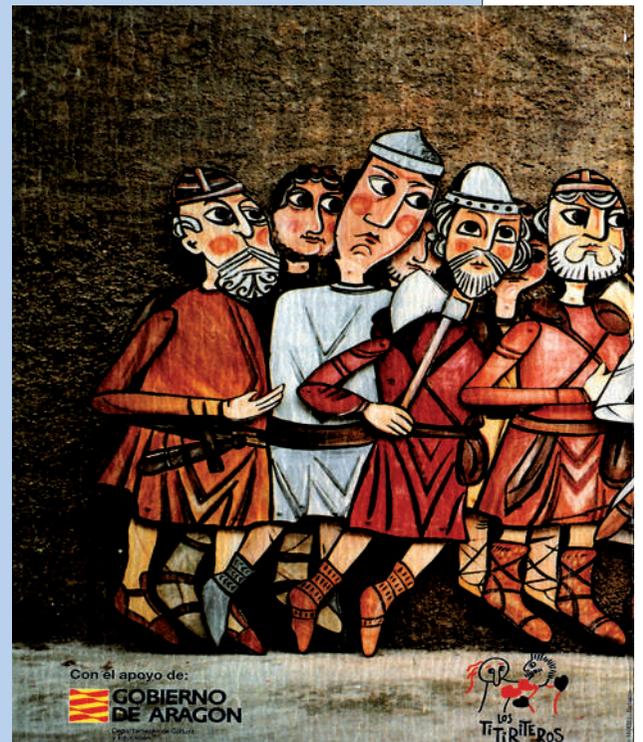
Dans la couronne d'Aragon, le roi Pere III, fils et successeur de Jaume I^{er}, les utilise systématiquement et en grand nombre pour la conquête de la Sicile, à partir de 1282. En effet, à ce moment-là, le royaume de Murcie, revenu aux Castellans, fait écran entre les territoires de l'Aragon et le royaume musulman de Grenade. Les Almogavares doivent donc, pour survivre, trouver une autre occupation. Selon le témoignage de Bernat Desclot (§102) ce sont eux qui prennent l'initiative de s'adresser au roi Pere : « Sire, nous vous prions de laisser passer en Calabre mille ou deux mille Almogavares. Faites-nous-y déposer par vos galères, nous verrons si nous pouvons gagner quelque chose là-bas aux dépens de nos ennemis. Car nous n'avons pas l'habitude de vivre dans des bourgs ou des villes. Nous ne sommes ni savetiers ni tisserands, nous ne savons que guerroyer contre nos ennemis. »

Dès lors, ils constituent une véritable armée nomade qui se déplace avec femmes, compagnes et enfants, mais aussi butin et captifs. Pendant les guerres de Sicile, ces troupes deviennent permanentes, se structurent et se soudent. Après ces campagnes, certains restent à la solde de Robert d'Anjou ou même de la commune de Florence, mais le plus grand nombre d'entre eux part avec Roger de Flor pour former le noyau dur de ce qu'on appellera la *Compagnie catalane*. Celle-ci naît donc de leur rencontre avec un chef capable de les conduire à la victoire et à la fortune, d'avoir une autorité reconnue, et d'être le premier facteur de cohésion de l'ensemble. Comme eux, Roger de Flor est un déraciné, qui ne peut plus rien attendre des souverains d'Occident, de l'Église ou du pape. Il les comprend et peut les mener au bout du monde. Avec lui, les Almogavares abandonnent le service d'un prince qu'ils pouvaient considérer comme leur seigneur naturel, pour constituer dans une terre éloignée une véritable armée mercenaire. C'est alors qu'ils deviennent la première des Grandes Compagnies qui, un demi-siècle plus tard, commenceront à écumer l'Europe.



« Ceux qu'on appelle *almogàvers* sont des gens qui ne vivent que du métier des armes. On ne les trouve ni dans les villes ni dans les bourgs, mais dans les montagnes et dans les bois. Ils guerroyent tout le temps contre les Sarrasins et pénètrent dans leurs terres un jour ou deux, volent et s'emparent de tout, et en ramènent de nombreux captifs et beaucoup de butin. Ils vivent de ces gains et endurent beaucoup de désagréments que d'autres hommes ne pourraient supporter. Ils peuvent, si nécessaire, rester deux jours sans manger, ou manger les herbes des champs, et ne s'en préoccupent guère. Les *adalils* sont ceux qui les guident, car ils connaissent les territoires et les chemins.

Ils sont seulement vêtus d'une tunique ou d'une chemise très courte, été comme hiver, de chausses de cuir très étroites sur les jambes, et portent aux pieds de bonnes sandales de cuir. Ils ont un bon coutelas, une courroie et une pierre à feu à la ceinture. Chacun porte une grande lance, deux javelots et une gibecière de cuir sur le dos, dans laquelle il transporte son pain pour deux ou trois jours. Ce sont des gens très solides, mais aussi légers pour fuir que pour attaquer. Ils sont catalans, aragonais ou montagnards. » (Desclot, *Chronique*, § 74)



Con el apoyo de:
GOBIERNO DE ARAGON

LOS TIRITEROS

La Méditerranée orientale et l'Empire byzantin autour de 1300

L'Empire byzantin, ou *Empire romain* comme il continue à se nommer lui-même, est au début du XIV^e siècle l'*homme malade* de la Méditerranée orientale. Il subit toutes les attaques, est l'objet de toutes les convoitises, est partout sur la défensive. Il a même failli disparaître à la suite de la IV^e croisade, quand les croisés ont conquis Constantinople où ils ont créé un *Empire latin* qui a duré de 1204 à 1261. Certes, Byzance a été sauvée par la politique à la fois habile et énergique de Michel VIII Paléologue qui, sorti de sa capitale anatolienne de Nicée, a chassé les « Francs » de Constantinople et a pu reprendre une partie de ses domaines européens, mais les dangers sont toujours présents, et le successeur de Michel VIII, Andronic II, n'a ni ses talents diplomatiques ni sa force de caractère.

Or à l'ouest, l'attaque des Latins a laissé des traces : les Francs possèdent l'Achaïe et le duché d'Athènes. Les Vénitiens, leurs alliés, dominent la mer Égée : ils sont installés en Crète et en Eubée (Nègrepont), mais aussi sur la mer Noire. La récupération de l'Empire par Michel VIII en 1261 leur a porté un rude coup. Cependant, ils ne se résolvent pas à accepter une situation qui privilégie leurs rivaux les Génois. Ils font la guerre à l'Empire, et ce n'est qu'en 1302 que la paix est signée avec Andronic. Les Vénitiens, pragmatiques, appuient pourtant dès 1306 le projet de Charles de Valois de reconquête de l'Empire, mais n'hésitent pas à signer un nouveau traité avec Andronic dès que le plan français devient irréalisable.

La papauté, de son côté, n'a pas abandonné l'idée de convertir les « schismatiques » grecs, d'autant qu'Andronic, sous la pression de l'Église byzantine, a dû abandonner la politique d'union des Églises de son père. Elle est prête à appuyer toutes les tentatives de reconquête par les successeurs potentiels des empereurs latins, surtout celle de Charles de Valois, frère de Philippe *le Bel* et époux de Catherine de Courtenay, l'héritière des empereurs latins et de leurs « droits ». De plus, l'idée de reconquérir les lieux saints en passant par l'Empire fait son chemin, autant que celle de repousser les Turcs par la même occasion.

À l'est en effet, en Anatolie, les tribus turques déferlent, poussées par l'avancée des Mongols ou Tartares, faisant régner l'insécurité dans tout le pays : seules les villes constituent des refuges sûrs pour les populations qui fuient et se replient jusqu'à Constantinople.

Or l'Empire se défend mal sur le plan militaire. Les troupes terrestres sont insuffisantes, et Andronic II a désarmé la flotte. Pour lutter contre les Turcs, il a commencé à s'appuyer sur des mercenaires, Alains et Turcoples, et il se prépare à recruter la Compagnie catalane alors que son trésor est presque vide.

Aux frontières du nord et de l'ouest, les nations slaves elles aussi s'agitent. Serbes et Bulgares émergent et veulent constituer leurs propres empires. Leur proximité de Constantinople les rend dangereux. Sous le roi Milutin, les Serbes attaquent l'Empire en Macédoine et en Albanie et atteignent les ports de la côte adriatique. Malgré la paix signée en 1299 avec Andronic, ils n'hésiteront pas à s'allier avec Charles de Valois.

La Bulgarie, qui a beaucoup souffert des invasions des Tartares, reste sous leur influence. Andronic signe bien un traité avec le tsar Georges Terter, mais Svetoslav son fils, arrivé au pouvoir en 1300, se retourne contre Byzance qui a essayé de promouvoir d'autres chefs, comme Ivan Asen III. La campagne qu'entreprend en 1305 le fils d'Andronic, Michel IX, se termine par la défaite des Byzantins et la conquête par les Bulgares de territoires sur la mer Noire. Byzance doit le reconnaître en 1307, et laisser les Bulgares participer au commerce du blé avec les Vénitiens et les Génois.

En fait, l'empereur, conscient de ses insuffisances militaires et de la baisse de ses ressources financières, compte surtout sur la diplomatie et les alliances matrimoniales, atouts traditionnels de la dynastie depuis Michel VIII, pour jouer des antagonismes et gagner du temps.

Contre les Vénitiens, il s'appuie sur leurs concurrents génois, au risque de livrer entre leurs mains l'économie de l'Empire et d'exacerber l'hostilité de Venise. Les Génois, malgré les factions qui les divisent, profitent à plein de la reconquête par les Paléologues ; l'Empire est leur jardin. Leur flotte est indispensable à l'empereur. Mais les Occidentaux et la papauté, soucieux de préserver les grands équilibres, ne leur permettent pas d'écraser Venise après leur victoire à Curzola en 1298 : ils restent les amis de l'Empire à condition que tous leurs intérêts, à Constantinople et sur la mer Noire, soient garantis.

Contre les Francs, le *basileus* compte aussi sur la complicité des monarchies catalanes (Aragon et Sicile), depuis que Michel VIII a aidé par ses subsides Pere III d'Aragon à arracher la Sicile aux Angevins de Naples. Mais ces monarchies jouent un jeu pervers entre l'Empire et les ambitions de Charles de Valois, et sont tentés d'utiliser à leur profit la présence de la Compagnie catalane en Orient.

Contre les Turcs, Andronic cultive l'alliance tartare, alliance de revers efficace jusqu'à la mort de l'Ilkhan Gazan en 1304, mais qui devient ensuite inopérante.

L'Empire poursuit aussi sa politique traditionnelle d'alliances matrimoniales avec les Serbes, les Bulgares, les despotats d'Épire et de Thessalie et l'empire ami de Trébizonde, ce qui aide l'empereur à contrôler ses voisins les plus remuants ou à renforcer des liens déjà existants. Il l'étend jusqu'en Géorgie et va même jusqu'à proposer des princesses byzantines aux Tartares. Il peut aussi jouer des rivalités entre Slaves.

Pourtant cette politique, malgré quelques succès, ne constitue finalement qu'un ensemble de palliatifs. Et c'est un empereur au caractère indécis, même assisté de son fils Michel qu'il a nommé coempereur en 1295, un empereur confronté à des problèmes religieux internes qui minent encore un peu plus son Empire, un empereur enfin incapable de redresser la situation militaire en Orient, qui fait appel en 1302 à la Compagnie catalane. Deux mondes vont se découvrir, coopérer d'abord, puis bien vite s'affronter.

Page suivante

3.2 – Carte de la Méditerranée orientale vers 1300



Constantinople au début du XIV^e siècle

Longtemps objet de l'admiration universelle, fière de la civilisation qu'elle avait fondée, protégée par des murailles qui semblaient imprenables, Constantinople a toujours impressionné ceux qui la voyaient pour la première fois. Geoffroi de Villehardouin, par exemple, nous décrit l'émerveillement qui a frappé les guerriers francs qui l'ont prise en 1204 : « Et vous pouvez savoir qu'ils la regardèrent longuement, ceux qui ne l'avaient jamais vue. Car ils ne pouvaient imaginer qu'une telle ville pût exister dans le monde entier, quand ils virent ces hautes murailles et ces fortes tours dont elle était complètement ceinturée, ces riches palais et ces grandes églises (dont il y avait tant que nul n'aurait pu le croire, s'il ne les avait eus sous les yeux), la longueur et la largeur de la ville, qui est supérieure à toutes les autres. Et sachez qu'il n'y eut si hardi homme dont la chair ne frémît, et ce ne fut pas chose étonnante, car jamais une aussi grande action ne fut entreprise par des hommes depuis que le monde a été créé. »

Mais cent ans après l'assaut des croisés latins, la Ville, que ses habitants considèrent toujours comme la capitale du monde chrétien, ne s'est pas encore remise de ce qui avait été le plus grand pillage de tous les temps. Certes, la reconquête menée à bien par Michel VIII Paléologue en 1261 a redonné confiance en l'avenir de l'Empire, mais bien des conséquences néfastes de l'agression occidentale subsistent.

La cité elle-même n'a pu se reconstruire à l'identique, et les effets de la négligence des croisés, les premiers à forcer l'enceinte construite autrefois par l'empereur Théodose et constamment entretenue après lui, sont visibles partout. Désormais, les ressources financières de l'Empire sont insuffisantes pour envisager une restauration complète de ses monuments les plus prestigieux. Les voyageurs étrangers du début du XIV^e siècle, le géographe arabe Abu'l-Feda (1273-1332) en particulier, nous en donnent une image désolante. Le Grand Palais, que les empereurs avaient quitté, est devenu une vaine pâture sur laquelle de pauvres gens ont installé un cimetière. Autour de Sainte-Sophie, il n'y a que maisons en ruine. On a même planté des vignes dans les citernes comblées. Dans les quartiers du centre, les habitants ensemencent des champs au milieu des maisons délabrées. Près de Sainte-Sophie toutefois, la statue équestre d'un empereur, dont Abu'l-Feda pense qu'il s'agit de Constantin, est encore debout sur une place. Mais les portiques qui permettaient de circuler à travers la ville à l'abri ont disparu. L'Hippodrome lui-même a été dépouillé de ses monuments et peu à peu abandonné ; d'ailleurs, les empereurs Paléologues ne sont même pas en mesure de rétablir la coûteuse institution des jeux publics. Ils se sont repliés au palais des Blachernes, devenu résidence impériale depuis les Comnènes à la fin du XI^e siècle, situé dans un faubourg éloigné, dans une zone plus aérée, mais aussi plus facile à défendre.



Malgré tout, telle qu'elle est, la cité n'en continue pas moins à impressionner les Occidentaux. Nous voyons que Muntaner (§ 199) remarque particulièrement les costumes de cour et surtout les chapeaux. Mais le témoignage contemporain de l'auteur anonyme de la *Description de l'Europe orientale*, un religieux dominicain ou franciscain écrivant aux environs de 1308, est encore plus significatif. Il évoque « cette cité de Constantinople, qui s'est presque égalée à Rome par son étendue, ses trésors et ses ressources. On y trouve deux palais impériaux de grande beauté, construits en marbre porphyréen, où naissent les fils de l'empereur, qui sont pour cette raison appelés *Porphyrogénètes*. » Il note aussi la splendeur des cérémonies et de l'étiquette : « L'empereur de Constantinople ne va pas à cheval sans être suivi ou précédé par deux ou trois mille hommes armés, à pied ou à cheval. Il mange rarement dans sa chambre, mais toujours dans une grande salle, à une place élevée au-dessus des autres. Personne ne mange en même temps que lui, et aucune autre table n'est servie en dehors de la sienne. Tous les assistants doivent rester debout et, fussent-ils trois mille, l'empereur fait un présent à chacun. Les serveurs apportent ce présent chez leur maître tous les jours. Ils reçoivent ainsi de l'empereur des prébendes et des provisions en quantité. Celui qui vient avec cinq chevaux reçoit une prébende pour vingt-cinq chevaux et vingt-cinq hommes. Et il arrive fréquemment que les pauvres envoyés deviennent riches. Tous ceux qui rendent visite à l'empereur reçoivent de grands cadeaux en argent et en étoffes de soie. » Cela dit, le *Pseudo-Codinus* ou *Traité des offices du palais* nous apprend (VII, 53) que sous Andronic II, ceux qui ont reçu une assiette d'or ou d'argent doivent la rendre après la cérémonie, dureté des temps oblige... Car l'Empire, définitivement affaibli, est devenu plus modeste, par manque de moyens. Les cérémonies officielles sont réduites, de même que les processions à Sainte-Sophie et les festins d'apparat, surtout à l'époque d'Andronic II, dont la table était fort frugale.

Et pourtant, cet empire diminué va connaître sous les Paléologues un renouveau artistique étonnant, malgré les guerres et les querelles religieuses. Car si l'on a pu parler sur le plan culturel de *Renaissance paléologue*, c'est qu'elle est loin de se limiter au Palais, à ceux qui le fréquentent et aux disciplines intellectuelles. La décoration monumentale, en particulier, remonte alors à ses sources les plus anciennes. Pour la mosaïque murale, le plus bel exemple est constitué par les deux narthex de l'église Saint-Sauveur in Chora, où l'artiste a représenté le commanditaire, Théodore Metochites lui-même, en costume de grand logothète, au tympan de la porte royale qui donne accès à l'église. Mais les mosaïques de la chapelle sud de l'église de la Pammakaristos, probablement exécutées vers 1320, ne lui cèdent en rien. Enfin, la peinture murale, d'un caractère plus populaire, prend alors un développement prodigieux et devient le décor favori des églises. Elle se développe bien au-delà de Constantinople, à Thessalonique et dans les monastères du Mont Athos où elle est traitée par des peintres de grand talent comme Manuel Panselinos. Cet art, plus monastique, est en relation avec le mysticisme des hésychastes, largement répandu dans la société byzantine.

Enfin et surtout, si la Constantinople du début du XIV^e siècle occupe une place de choix dans l'histoire du monde, c'est à sa culture intellectuelle, ses écoles, ses écrivains, ses grammairiens, ses penseurs et ses savants qu'elle le doit. Même le faible empereur Andronic II y a joué son rôle, en créant dans



son palais une Académie, réunissant des lettrés et surtout des scientifiques, qu'il préside personnellement. Elle servira plus tard de modèle aux académies italiennes de la Renaissance. Nicéphore Gregoras y présente même un jour un projet de réforme du calendrier julien, et Théodore Metochites s'y illustre par son savoir universel et sa connaissance de la philosophie antique. Sous Andronic, l'enseignement se développe aussi par la création de l'École impériale, le « Musée », que fréquentent des étudiants venus d'autres parties de l'Empire. Rhétorique et histoire y sont à l'honneur. C'est à ce moment-là que l'humanisme byzantin, dont se nourrira la Renaissance, brille du plus bel éclat : et c'est lui qui assurera l'avenir de l'hellénisme en Occident.

Page précédente

4.3 – Théodore Metochites prosterné devant le Christ

Mosaïque de l'exonarthex (vers 1320)

Saint-Sauveur in Chora (Kariye camii), Istanbul

Théodore Metochites (1270-1332), grand logothète (premier ministre) du basileus, présente au Christ la maquette de l'église de Saint-Sauveur in Chora qu'il a fait restaurer et décorer. Sa coiffe extraordinaire n'est pas le couvre-chef officiel du grand logothète, et s'apparente plutôt aux hautes coiffes en forme de dôme rembourrées de papier des membres de l'aristocratie militaire des sultans mameluks.

Ci-dessus

4.4 – Le Christ Pantocrator

Mosaïque de la coupole du parecclesion (vers 1320)

Eglise de la Pammakaristos (Fethiye camii), Istanbul

C'est par le mécénat que nombre d'églises de Constantinople ont pu retrouver leur éclat au début du XIV^e siècle : dans le cas de celle qui était dédiée à la vierge Panaghia Pammakaristos, c'est le général Michel Glabas qui en a financé la restauration, et sa veuve a ajouté en 1315 une chapelle funéraire dont les murs et la coupole ont été couverts de mosaïques d'une telle qualité qu'elles rivalisent aisément avec celles de Saint-Sauveur in Chora. Mais la localisation de ce petit bijou, difficile d'accès et donc à l'écart des sentiers touristiques, en fait un chef-d'œuvre injustement méconnu.

Desperta, ferro !



Thomas Magistros – Lettre au philosophe Joseph

[...] Ces gens ont une disposition naturelle à aimer le sang et le carnage en toute circonstance, à tenir pour le comble du bonheur la destruction d'autrui, à considérer l'inaction comme un malheur, la clémence comme de la faiblesse, à tenir à la barbarie comme d'autres à la modération ; à mépriser leur bien comme s'il leur était étranger, dans leur avidité de celui d'autrui, mais aussi à prétendre à la possession de ce bien d'autrui comme s'il était leur ; à consentir bien volontiers à mourir pour les biens d'autrui, comme personne à ma connaissance ne le ferait pour les siens propres, mais à ne renoncer à aucun des leurs, au point de préférer se laisser tuer plutôt que de s'en laisser spolier. Leur seul aspect les rend invincibles, leurs corps ont les vertus des têtes de l'hydre. Rien en effet n'arrête leur élan, ni mutilation ni amputation : perdent-ils une main, ils continuent le combat de l'autre ; perdent-ils les deux, ils dansent la danse de guerre avec les pieds, furieux non de cette perte, mais de l'incapacité où ils sont mis de réaliser leur dessein. Peut-être se rappellent-ils les héros de jadis, Cynégire et Callimaque : cerné par les Mèdes et transpercé de flèches, Callimaque resta debout comme un immortel, même après sa mort ; quant à Cynégire, il perdit les mains et la tête à vouloir retenir une trière perse. Pour eux en vérité, le plus infamant est de ne pas mourir au combat, de ne pas parvenir au terme de cette initiation et de devenir à ce moment-là pour autrui un objet fréquent de sarcasmes [...].

La cruauté des Almogavares, inséparable de leurs vertus guerrières, a frappé les contemporains, comme ici Thomas Magistros.

Mais à la description fantastique et héroïque de l'érudit byzantin répond, à la page suivante, le poème de l'historien Victor Balaguer, qui ne recule pas devant les aspects les plus répugnants de leurs actions, et les présente comme des bêtes assoiffées de sang, presque des anthropophages.

C'est que l'Almogavare est devenu un mythe pour la littérature romantique, une sorte de patriote, défenseur de la terre et de sa liberté, et il incarne les valeurs prônées par la *Renaixença* catalane de la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Son cri de guerre : « Desperta, ferro ! » est même utilisé dans la publicité pour des produits censés donner à la jeunesse catalane plus d'énergie dans la défense de la conscience nationale...

Ci-dessous

5.8 – Desperta, ferro !

Bande dessinée – *Historia i llegenda* n° 16 (1956)

Page suivante

5.9 – El refresc de la Joventut catalana

Boisson énergétique produite par la XECNA
(Xarxa d'establiments amb consciència nacional)





CANT DEL ALMOGAVAR

Som atens, adalid. Portemnos á la guerra ;
 fatigas, plujas, neus, calors resistirem ;
 que si'ns abat la son, pendrem per llit la terra,
 que si'ns presa la fam, carn crua manjarem.
 Los crits dels enemichs seran nostres pregarías,
 los pobles que cremem sera nostres llimarias :
 ab osos dels finats sas sendras remourem ;
 del nostre front la suor, dels nostres peus lo fanch,
 de la foguera ardent al foch exugarem,
 y si sentim la sed, tenim per béurer sanch.

Desperta, ferro ! Anem ! Depresa com lo llam
 anem, almogavars, al camp del enemich ;
 qui arrive lo primer será lo primer rich.
 Anem allí á fer carn ! Las feras tenen fam !

Via fora l's adormits ! Alsáu ! Desperta, ferro !
 Deixau vostres mullers á solas reposar.
 Be prou que dormirem dempres del nostre enterro.
 La ascona es la muller del bon almogavar.
 Aixis quen's veuen drets, son bec lo corps netejan ;
 al veurens sols de lluny los pobles ja falmejan.
 La guerra y lo saqueix, noy' ha millors plahers.
 Carniseria y sanch, mort, estermi y foch...
 ¿ quin' pit no bat de goig podent jugar eix joch ?
 Anem, almogavars. ¿ Estau á punt, fossers ?

Desperta, ferro ! Anem ! Depresa com lo llam
 anem, almogavars, al camp del enemich ;
 qui arrive lo primer será lo primer rich.
 Anem allí á fer carn ! Las feras tenen fam ! [...]

CHANT DE L'ALMOGAVARE

Nous sommes prêts, *adalid*. Mène-nous à la guerre ;
 fatigues, pluies, neiges, chaleur, nous y résisterons ;
 Si le sommeil nous abat, nous prendrons pour lit la terre,
 si la faim nous étreint, nous mangerons saignant.
 Les cris des ennemis nous seront des prières,
 les villages en feu nous illumineront :
 avec les os des morts nous mêlerons leurs cendres ;
 de nos fronts la sueur, et de nos pieds la boue,
 nous les essuierons au feu de son brasier ardent,
 et si nous avons soif, le sang sera notre boisson.

Debout, fer ! Allons ! Rapides comme l'éclair,
 allons, Almogavars, au camp de l'ennemi :
 qui arrive premier sera le premier riche.
 Allons là-bas chercher la chair ! Les fauves ont faim !

Sortez, les endormis ! Levez-vous ! Debout, le fer !
 Laissez vos femmes reposer seules.
 Nous dormirons assez après nos funérailles.
 La javeline est l'épouse du bon Almogavare.
 Dès qu'ils nous voient dressés, les corbeaux nettoient leur bec,
 à nous voir de loin les villages déjà s'enflamment.
 La guerre et le pillage, pas de meilleur plaisir.
 Boucherie, sang, mort, extermination et feu...
 Quel cœur ne bat de joie à jouer un tel jeu ?
 Allons, Almogavars. Êtes-vous prêts, fossoyeurs ?

Debout, fer ! Allons ! Rapides comme l'éclair
 Allons, Almogavars, au camp de l'ennemi :
 Qui arrive premier sera le premier riche.
 Allons là-bas chercher la chair ! Les fauves ont faim !

Victor Balaguer (1848)

Les choses se gâtent très vite entre Catalans et Byzantins. Après la mort en avril 1305 de son chef Roger de Flor, dont l'assassinat a été commandité par le fils d'Andronic II, la Compagnie catalane défie l'Empire et commence un long périple en Grèce du nord, massacrant tout sur son passage. Voici ce qu'en dit un érudit byzantin, Thomas Magistros, dont le texte est un modèle de rhétorique clinquante mais efficace...

Thomas Magistros (v.1270-1325) est aussi connu sous son nom de moine, Théodule. Il évolue dans le cercle de Théodore Metochites : c'est un grammairien spécialiste de la littérature grecque classique, qu'il cite abondamment. Originaire de Thessalonique, il subit le siège des Catalans en 1308-1309 : sa *Lettre à son ami de Constantinople, le philosophe Joseph*, constitue une source incontournable, même si sa rhétorique clinquante relève souvent de l'exercice de style et ne saurait fournir un témoignage directement exploitable par l'historien.

1. Expression de la dévastation absolue.
2. Dans le *Peri Basileias*, discours sur l'exercice de la royauté, Thomas reviendra sur le danger que constituent des mercenaires, et sur la nécessité pour les villes de se doter de moyens propres de défense.
3. La culture des moines spécialistes de l'antiquité, comme Thomas, les ramène systématiquement aux textes des historiens grecs, ici Hérodote. Les Achéménides (ou Perses) désignent les Turcs qui sont passés dans le camp des Catalans.
4. Dans cette lettre très rhétorique, Thomas Magistros s'inspire tout autant des descriptions de la peste à Athènes par Thucydide que des scènes de carnage bibliques, le massacre des Innocents en particulier.
5. Sophocle – *Ajax*, 929. On voit que les réminiscences antiques sont constantes.
6. Thucydide IV, 48. Les Cercyres sont les habitants de Corfou.

Page suivante

11.2 – Massacre sur massacre
 Peinture de Josep Maria Sert (détail)
 Salon des Chroniques (1929)
 Ajuntament de Barcelone

À en croire les sources byzantines, les ravages exercés par la Compagnie au mont Athos et dans la Chalcidique ont entraîné des conséquences démographiques désastreuses. Le tableau macabre brossé par Thomas laisse à penser que des populations entières ont été décimées, même dans les zones les plus reculées. Pourtant une étude d'archives des années 1301 et 1321 a permis à Patricia Karlin-Hayter de relativiser un peu ces témoignages par trop subjectifs, et de distinguer des situations très diverses. Sur les sept villages étudiés, cinq ont été sévèrement touchés et ont connu d'importantes baisses de population, mais deux ont échappé à la crise. Ceux qui ont le plus souffert se trouvaient sur la route de la Compagnie, de Christoupolis à l'Athos ; mais le nombre des envahisseurs ne leur permettait pas d'être partout à la fois. De plus, les baisses démographiques sont autant imputables aux morts violentes qu'aux déplacements de populations, aux épidémies et à la chute de la natalité – dont on ne peut nier qu'elles soient la conséquence de l'action de la Compagnie.



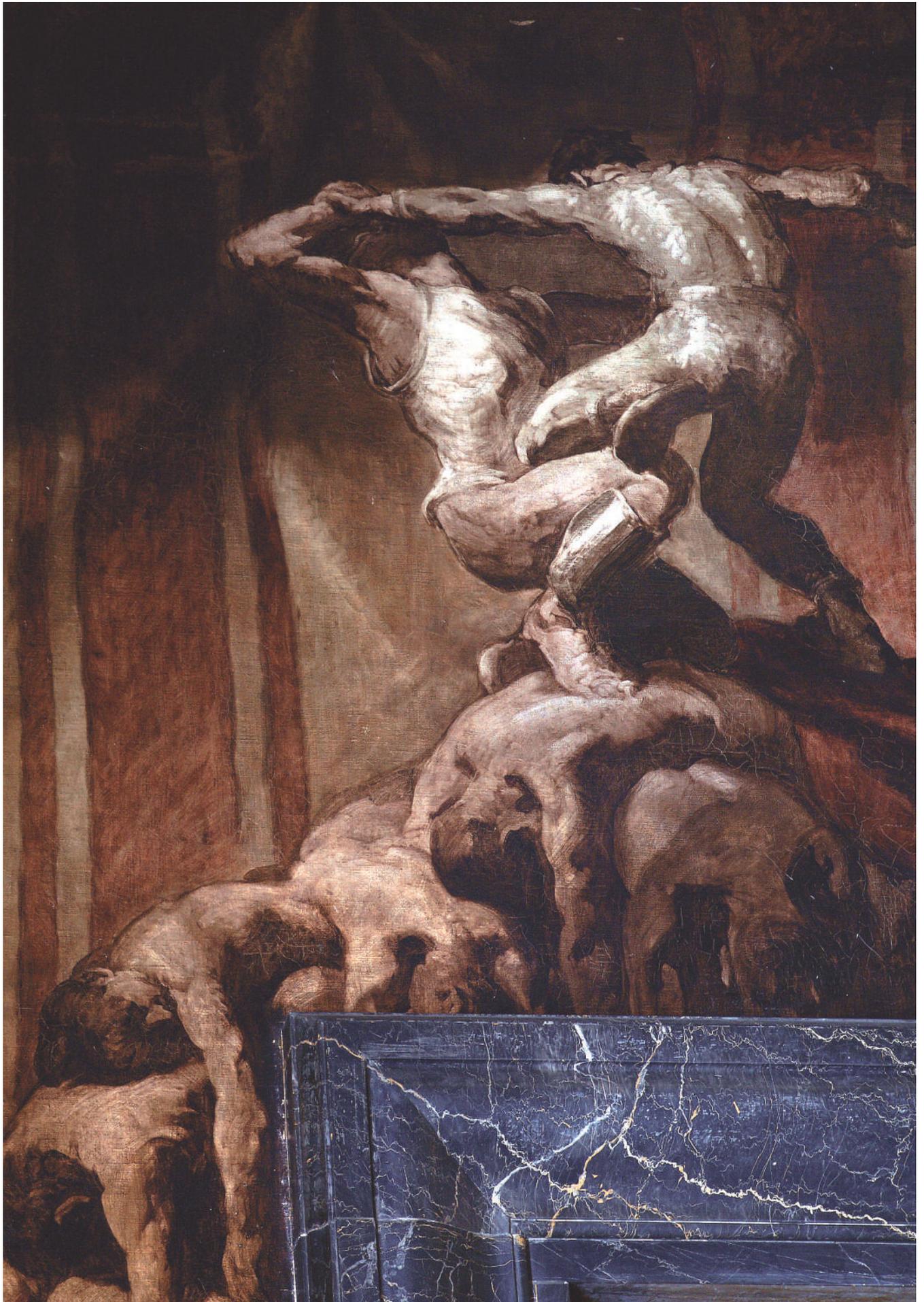
Ces gens venus de Sicile, on le sait, pour le malheur des Romains, comme mercenaires d'Italie, à quoi bon rappeler à qui le sait déjà comment ils ont transformé la Thrace en désert de Scythes¹ ? Ce que l'Empire n'aurait pas dû rassembler (ah ! que cela ne devienne jamais un exemple², non jamais ! ô Dieu sauveur ! ô Dieu libérateur ! mais que cela soit dit au contraire une bonne fois pour toutes !) cela donc, mieux vaut le passer sous silence.

Mais comme s'ils pensaient, d'ailleurs à juste titre, que les Romains n'étaient pas encore en mesure de s'opposer à eux, ils ont admis dans leurs rangs les Achéménides³, leurs ennemis à l'origine, et ayant bien attisé la barbarie de ces gens par leur propre audace, ils ont fondu sur nous comme la tempête – ah ! que n'ont-ils fait ? que n'ont-ils voulu ? – pour détruire toute la Thessalie. Rien n'échappe à l'attaque qu'ils mènent aux quatre coins du pays, ni montagne ni plaine, ni vallée ni précipice ni falaise, ni route ni sentier, ni vallon ni colline, ni défilé ni grotte, ni prairie ni champ ni bois. Tout périt, tout est détruit, tout est plein de morts, de cadavres, de carnage, boucherie formidable, effroyable, partout⁴. Les torrents de sang, coulant de toutes parts dans le lit des ruisseaux, s'amassent dans les creux, et rencontrant parfois les fleuves et unissant leurs cours, ils se jettent ensemble dans la mer, roulant, hélas ! des hommes en pâture aux poissons, certains à demi morts et d'autres depuis longtemps, certains trépassés, mais d'autres encore conscients de leurs souffrances, spectacle si terrible et odieux à voir que

nul, pas même un ami, ne pourrait le soutenir

comme le dit la tragédie⁵. L'un n'a plus d'entrailles, l'autre de tête, l'autre de mains, l'autre de pieds ; il y en a même, je crois, qui n'ont plus rien du tout. Comme si leur chef leur avait proposé de grandes récompenses, ou comme s'ils s'étaient juré les uns aux autres de ne rien épargner, tous font un concours, pour ainsi dire, de morts et de coups d'épée, chacun mettant un point d'honneur à ne pas se laisser distancer. Ainsi, ils enveloppent meurtrier et innocent aux mains propres dans la même accusation de trahison du peuple, pour empêcher précisément une telle trahison. Et c'est avec raison : il est impossible qu'une force d'occupation en terre étrangère, comme c'est leur cas, ne fasse pas tout pour se persuader elle-même qu'elle est particulièrement terrifiante, et alors, épouvante et incapacité d'agir l'emporteront chez les victimes. [...]

Voilà pourquoi ils s'élancent de toutes parts dans des charges furieuses : rien ne leur résiste, tout est comme pétrifié au seul son de leur voix. Ils ravagent, pillent, taillent, brûlent, asservissent, massacrent, élèvent de telles montagnes de morts qu'en comparaison les Cercyres ne sont rien, qui pourtant transportaient leurs morts en chariots, à ce que dit Thucydide⁶ ; on pourrait avec ces morts-là faire des ponts sur les fleuves, on pourrait en clôturer les champs. L'entassement est tel qu'il n'est pas facile de traverser à pied, et qu'il faut souvent, peut-on le dire, se faire transporter. Tel est le nombre des cadavres, proie des oiseaux, proie des fauves et même des chiens : car la famine a transformé aussi ces animaux domestiques en bêtes sauvages que l'on chasse quand des humains se montrent, fuyant le glaive, mais cherchant la nuit à saisir en hâte l'un de leurs biens pour ne pas mourir de faim. Ils vivent une vie invivable, et ne diffèrent des morts que dans la mesure où ce n'est qu'après avoir souffert tant d'insupportables misères qu'ils subiront à leur tour le même sort.





L'époque est aussi favorable aux voleurs comme jamais, et dépasse leurs espérances. Car ceux qui ont échappé aux mains de l'ennemi tombent aussitôt dans celles des brigands ; quand ils en rencontrent de cette autre sorte, s'ils acceptent de bonne grâce de céder leurs biens, ils ne sont pas relâchés sans dommages, mais après avoir eu le dos bien flagellé, bien heureux d'avoir la vie sauve ; mais s'ils se piquent de résister, ils se perdent eux-mêmes : non seulement ils n'obtiennent pas ce qu'ils espéraient, mais surtout ils périssent dans des tortures auxquelles ils n'avaient pas pensé, un peu comme si, après avoir échappé au gouffre de la mer de Sicile, on rencontrait les écueils bien plus terribles des têtes de Scylla.

L'Athos¹, hélas ! se trouve lui aussi pris dans cette tourmente inouïe (l'Athos, véritablement la seule fabrique de vertu, le lieu d'élection du monde entier pour ainsi dire, et de l'avis de tous), comme si les Mèdes² n'avaient pas supporté d'être surpassés par leur ancêtre et n'avaient pas imaginé d'autre moyen de prouver leur parenté qu'en accomplissant à sa suite les mêmes actes. Car jadis cet Athos, percé de part en part par Xerxès et totalement creusé jusqu'au niveau de la mer³, non pour fournir vraiment un passage aux navires (comment cela ? on pouvait passer par ailleurs), mais pour fournir vraiment à la postérité la preuve, meilleure qu'une stèle, de la folie de cet homme et de ses élucubrations, après avoir subi cela dans le passé, et aujourd'hui, par le fait des descendants de cet homme, après avoir été privé de tous ses habitants ou peu s'en faut, l'Athos élève son deuil jusqu'au ciel et force ceux qui le voient et l'entendent à s'écrier : « Malheur ! malheur ! » au souvenir des saintes demeures des théologiens, des monastères, des chapelles, des temples, des cabanes et des cellules pleines de grâce, lieux qui, jadis florissants au plus haut point, sont tous à présent définitivement éteints, depuis que leurs saints occupants ont été sauvagement tués et que, chose qu'aucun d'eux n'aurait espérée, leurs corps certes sont en terre, mais ils ont gagné le royaume des cieux et, selon la parole de Plotin d'Égypte, ils sont *honteux d'avoir eu un corps*⁴, jeunes, adultes, vieillards chenus et d'autres pas encore, tous regardant dans la même direction et tendus vers ce but de trouver à côté de Dieu une place d'honneur.

Ô ces mains qui ont alors manié le glaive ! et ces autres encore ! et encore ! Comment ne se sont-elles pas engourdies ? Comment n'ont-elles pas renoncé à cette pluie de coups ? Pour ma part, à ce seul récit j'ai été horrifié, et si j'avais été présent, j'aurais subi le destin de Niobé⁵. Ô glaives qui les ont tous transpercés et que la pitié n'a pas arrêtés ! Mais surtout ô troupe de fidèles ! ô sainte assemblée ! ô congrégation inspirée, qui au premier signal s'est réunie et n'a pas supporté d'être dispersée, malgré la permission ! Ils ont préféré se laisser priver sans pitié de la vie plutôt que de paraître craindre la mort, et par la plus belle des fins ils ont mis un terme à leur existence, clôturant leurs souffrances par des derniers instants qui ne furent pas discordants.

1. L'attaque de l'Athos semble avoir commencé dès l'automne 1307. Elle se prolongera pendant toute la durée du siège de Thessalonique, jusqu'au moment où la Compagnie décidera de partir vers le sud, pendant l'hiver 1309-1310.

2. Les Mèdes sont, comme les Achéménides au début du texte, apparemment les Turcs, associés aux Catalans. Leur « ancêtre » est Xerxès, le roi de la Deuxième Guerre médique racontée par Hérodote.

3. Hérodote, VII, 22-24. Xerxès s'en était déjà pris à l'Athos en creusant un canal dans sa partie la plus resserrée.

4. Porphyre, *Vie de Plotin*, 1.

5. Référence à la mythologie grecque : devant la montagne des cadavres de ses enfants, Niobé a été pétrifiée de douleur.

Page précédente

11.3 – L'Athos, montagne sacrée

*Au premier plan, monastère du Pantocrator
Au second plan, monastère de Stavronikita*

Dès le VII^e siècle, des moines d'Orient chassés par l'avancée arabe se sont établis au mont Athos. Mais le grand fondateur du monachisme athonite est Athanase, confesseur de l'empereur Nicéphore Phocas, qui crée en 963 le monastère de la Grande Laure. En 1046, l'empereur Constantin Monomakhos formalise les règles de la vie cénobitique et proscriit toute présence femelle, qu'elle soit humaine ou animale (en dehors des chattes et des poules) et tout eunuque, enfant ou homme imberbe. Dès lors, les moines affluent de toutes parts. À la fin du XII^e siècle, même le souverain serbe Nemanja et l'un de ses fils se font moines. Au début du XIV^e siècle, les exactions des Catalans bouleversent toute la région, mais après leur départ, la Montagne sainte se relève, grâce aux donations des empereurs byzantins et des tsars serbes, Andronic II et Stefan Uroš Milutin les premiers. Le mont Athos compte aujourd'hui encore vingt monastères, où vivent plus de deux mille deux cents moines. C'est un état monastique autonome, placé sous la juridiction conjointe du Patriarcat œcuménique de Constantinople et du ministère grec des Affaires étrangères. Son accès est strictement réglementé, et les prescriptions du XI^e siècle sont toujours en vigueur.

La légende noire

L'aventure des Catalans en Grèce a laissé des souvenirs ineffaçables dans la mémoire du peuple grec : les recherches obstinées des folkloristes grecs ont fait resurgir au bout de sept siècles une kyrielle de légendes, chansons et malédictions contre les Catalans : elles ont été recueillies avec beaucoup de soin par Antoni Rubió i Lluch et plus récemment par Eusebi Ayensa Prat.

Certes, nous n'avons aucune référence de Thrace, Thessalonique ou Macédoine, où la Compagnie a pourtant commis ses pires exactions entre 1307 et 1309. Mais les populations de ces zones ont été soumises à tant de mouvements au cours de l'Histoire qu'aucune mémoire collective ne peut s'y être maintenue. Seuls les moines de l'Athos ont gardé à l'égard des Catalans une rancune tenace, mais elle peut venir des textes conservés dans leurs bibliothèques et qui évoquent, nous l'avons vu, les dures attaques subies par leurs monastères. À Hilandar, seule une fresque tardive du XVII^e siècle, très contestée, pourrait constituer une trace du passage des terribles « pirates » catalans. En Thessalie, l'expression : « Tu es un Catalan » avait valeur d'insulte il y a un siècle, de même qu'en Eubée et en Achaïe. Dans le Parnasse, le dicton : « J'ai échappé aux Turcs pour tomber aux mains des Catalans », était un équivalent local de Charybde et Sylla.

Mais il n'est pas étonnant de constater que les témoignages les plus nombreux ont été trouvés dans les anciens duchés d'Athènes et de Néopatrie, où les Catalans sont restés près de quatre-vingts ans. Rubió avait noté à Athènes dans les dernières années du XIX^e siècle une chanson qui accompagnait les jeux des enfants, dans laquelle les Catalans étaient en bonne compagnie avec d'autres persécuteurs du peuple grec : « Franc, Varègue, Catalan poisseux, tu te laves, tu te peignes, et de merde tu te barbouilles. » Peut-être faut-il voir là l'habitude des Almogavares de recouvrir de graisse leurs vêtements de peau ?

Mais c'est certainement une berceuse recueillie à Hipati en 1958 qui résume le mieux la réputation laissée par les Catalans chez les Grecs des anciens duchés (cf ci-contre). C'est dans cette même ville, ancienne capitale du duché de Néopatrie, qu'Eusebi Ayensa a eu la surprise d'apprendre en 1994 du pope Dimitris Karaianis l'existence d'un grand nombre de légendes et de chansons sur les Catalans. Dans certaines d'entre elles, ils apparaissent comme des héros ou héroïnes venus d'outremer pour épouser des princes et des princesses du pays.

Pourtant la frivolité de certaines de ces compositions ne peut occulter le fait que les Catalans se sont conduits en terrain conquis, et que les populations grecques ont globalement été maintenues dans un statut inférieur de colonisés. Car la plupart du temps, ce sont les défauts des Catalans qui sont stigmatisés : ils sont violents et cruels, impies, injustes, grossiers, sales, ce qui ne saurait surprendre de la part d'un groupe où les Almogavares étaient majoritaires. Le contraste devait être flagrant avec la brillante chevalerie franque, ses fêtes luxueuses et ses tournois.

Il semble bien cependant que ce soit l'intolérance à l'égard de l'Église grecque et les pratiques particulières des Catalans qui ont le plus choqué, le reproche le plus fréquent étant celui de manger de la viande le vendredi et même le Vendredi

saint. Il est vrai que les calendriers religieux des orthodoxes différaient déjà de ceux des Latins, et qu'au début du XIV^e siècle l'union des Églises est devenue un problème insoluble. La Compagnie elle-même, au moment de se venger d'Andronic, n'arbore-t-elle pas la bannière de saint Pierre contre les Grecs schismatiques ?

Enfin, la mauvaise réputation des Catalans semble avoir dépassé les limites du monde grec et atteint d'autres zones des Balkans. On peut le comprendre pour les expressions qui assimilent dans la tradition bulgare le nom de Catalan avec un homme méchant, un tortionnaire, au même titre que les Turcs leurs alliés, car la Compagnie a bien traversé le sud de la Bulgarie en route vers Cassandria. C'est plus surprenant pour l'Albanie, où le Catalan est un homme laid et violent, mais où le mot désigne aussi un monstre avec un seul œil, une sorte de cyclope qui se nourrit de chair humaine.

Cet ensemble de témoignages ne permet guère de douter de l'existence d'une tradition du passage des Catalans qui s'est conservée quasiment jusqu'à nos jours. Il faut toutefois ajouter que les Almogavares de la Compagnie ne sont pas les seuls à avoir fréquenté le monde grec et que tous les méfaits attribués aux Catalans ne sauraient leur être imputés ! La présence de routiers, pirates et commerçants plus ou moins marchands d'esclaves venus de la lointaine Catalogne et de toute la Méditerranée occidentale est suffisamment attestée dans la région depuis la fin du XIII^e siècle, pendant tout le XIV^e siècle et au-delà. Mais c'est le mot « catalan » qui est resté, comme symbole du mal absolu.

BERCEUSE D'HIPATI

*Le soleil vient d'Arta
et Patras s'illumine.
Sire Soleil et roi,
donne-moi la force et le courage
de ceindre sept petites épées
pour en frapper les Francs,
les Francs et les Varègues,
et ces chiens de Catalans.
Catalan, chien,
tu violes le Vendredi [saint],
tu violes le Samedi,
quand le Christ est au tombeau.
Les fils de la Grèce
ont des cœurs de lions,
de lions, d'éperviers,
de dauphins de la mer.*

Page suivante

11.12 – La bénédiction de la croix (octobre 2005)

Dans la cour du monastère de Vatopedi, en présence du conseiller Nadal et des représentants du gouvernement grec, l'archimandrite Ephrem bénit la croix avec laquelle va avoir lieu la cérémonie.

Histoire d'une repentance



LETTRE DE JAUME II D'ARAGON À ARNAU DE VILANOVA

Au vénérable et prudent maître Arnau de Vilanova, son cher médecin, conseiller et intime, salut et affection.

Nous avons reçu votre lettre, à la suite de laquelle, puisqu'il est de votre absolue conviction qu'il serait agréable au Très-Haut que nous empêchassions nos gens actuellement en Roumanie de molester les moines du monastère de Saint-Athanase (la Laure) dans la montagne sacrée de Roumanie, nous avons reçu l'un des deux moines dudit monastère mentionné dans votre lettre, et lui avons concédé un rescrit par lequel nous demandons expressément à nos sujets, chevaliers et soldats qui œuvrent actuellement en Roumanie, et aussi à nos dévoués amis, de ne pas inquiéter ni de faire subir de dommages aux moines, à leurs familles ou à leurs biens, mais au contraire de les prendre sous leur protection, tant par égard pour Dieu que par considération pour nous [...].

Fait à Valence, le 1er juillet 1308 – ACA, reg.140, fol.119

Malgré l'intervention d'Arnau de Vilanova en 1308, la bonne volonté du roi Jaume II ne suffit pas à arrêter les déprédations. Mais au début du mois d'octobre 2005, une bien curieuse ambassade partit de Catalogne pour le mont Athos. Elle se rendait au monastère de Vatopedi pour sceller la réconciliation définitive des Catalans avec les moines de la Montagne sacrée. En effet, la mémoire de leur passage restait encore vivante parmi la communauté monastique, au point qu'un chanteur catalan, qui s'était présenté au monastère d'Iviron et avait dévoilé son origine, s'était immédiatement fait refouler. De retour en Catalogne, Josep Tero n'eut de cesse de convaincre les autorités de la Generalitat d'accomplir un geste significatif envers l'Athos. C'est donc tout à fait officiellement que la délégation se rendit à Vatopedi pour assister à l'inauguration de la tour du Trésor, restaurée à l'aide des deniers de la Generalitat. Certes, comme l'avouait le conseiller Nadal, la repentance des Catalans avait tardé sept siècles ; mais dans sa réponse, l'higoumène Ephrem du monastère fit remarquer qu'« aux yeux de Dieu, mille ans étaient à peine un jour ». C'est ce que rapporta Eusebi Ayensa Prat, dans un article publié par la *Revista de Girona* (n° 238 de 2006).



Après avoir échoué à prendre Thessalonique en 1308-1309, la Compagnie poursuit son errance vers le sud et va se trouver confrontée aux Latins du duché d'Athènes, fondé après la IV^e croisade en 1205. C'est alors que se produit une péripétie absolument inattendue...



Chapitre 15

En route vers la Grèce (1309-1311)



[5] Les Catalans levèrent donc le camp, et en trois jours ils arrivèrent à la hauteur des montagnes qui bordent la Thessalie : l'Olympe, l'Ossa et le Pélion. Ils s'installèrent à proximité, ravagèrent la région et firent le plein de toutes les subsistances nécessaires. Mais cela m'a amené un peu trop loin : je dois revenir en arrière, pour reprendre le fil chronologique de mon récit.

[6] Dans cette expédition se trouvaient, comme je l'ai déjà dit, trois mille Turcs associés aux Latins. Parmi eux, mille cent étaient restés avec Melek après la fuite chez les Scythes du sultan Azatin : convertis au christianisme et baptisés, enrôlés dans l'armée des Romains et augmentés par le nombre des enfants qu'ils avaient faits, ils étaient par la suite passés du camp des Romains à celui des Catalans, quand les deux armées s'apprêtaient à s'affronter dans la plaine qui entoure la ville d'Apros. Mais le gros de ces Turcs était venu d'Asie avec Khalil se mettre, moyennant salaire, au service des Catalans. Or donc, lorsque ces derniers prirent la route de la Thessalie, comme je l'ai dit, les Turcs commencèrent à s'agiter, remettant en cause leur association qui, à leur avis, ne serait pas du tout exempte de danger. Dans une réunion, les chefs de l'armée turque, Melek et Khalil, évoquèrent avec le commandement catalan une séparation à l'amiable, demande qui fut favorablement accueillie, car au moment où les Catalans quittaient le territoire des Romains, une alliance militaire avec les Turcs à l'étranger ne leur semblait pas utile. C'est donc de bonne grâce que les uns et les autres se séparèrent, en se répartissant proportionnellement les captifs et tout le butin qu'ils avaient. Mais ce qui reste à raconter sur les Turcs, j'en parlerai plus bas¹.

Ramon Muntaner est fort bref sur la période qui s'écoule du départ de la Compagnie de Cassandria jusqu'à son arrivée dans le duché d'Athènes, pendant l'hiver 1309-1310. Notre seul guide est donc pour l'instant **Nicéphore Gregoras** (VII, 6, 5-6), même s'il n'est pas toujours bien informé : il se trompe en particulier au sujet des Turcs, dont une partie accompagne en réalité les Catalans jusqu'à la bataille d'Halmyros, tandis que les Turcopolites de Melek se sont mis au service du *kralj* de Serbie, Stefan Uroš Milutin.

1. Voir chapitre 16, note 1 p.200.

Nicéphore Gregoras (VII, 7,1-3) est le seul à évoquer une alliance entre les Catalans et les Thessaliens. Muntaner, au § 240, parle au contraire des souffrances éprouvées par les Catalans lorsqu'ils traversent la Blaquie, au nord de la Thessalie, et les autres auteurs grecs du harcèlement des peuples de la région. Par ailleurs, Gregoras ne mentionne pas l'alliance de la Compagnie avec le duc d'Athènes et la campagne qu'elle mène pour lui en 1310, et il se trompe sur le lieu où ils passent l'hiver 1310-1311 : ce n'est pas sur les bords du Céphise, mais bien plus au nord, dans la région d'Halmyros.



[1] Après leur séparation d'avec les Turcs, les Catalans se retrouvèrent seuls à hiverner au pied des montagnes de l'Olympe et de l'Ossa, comme je l'ai dit. Au printemps, ils levèrent le camp et franchirent les sommets et la vallée du Tempé qui se trouve entre les deux. Avant l'été, ils atteignirent les plaines de Thessalie ; et là, découvrant un pays prospère et fertile, ils y restèrent une année complète, à dévaster la région et à s'emparer de tout ce qui n'était pas protégé par des murailles, sans la moindre opposition.

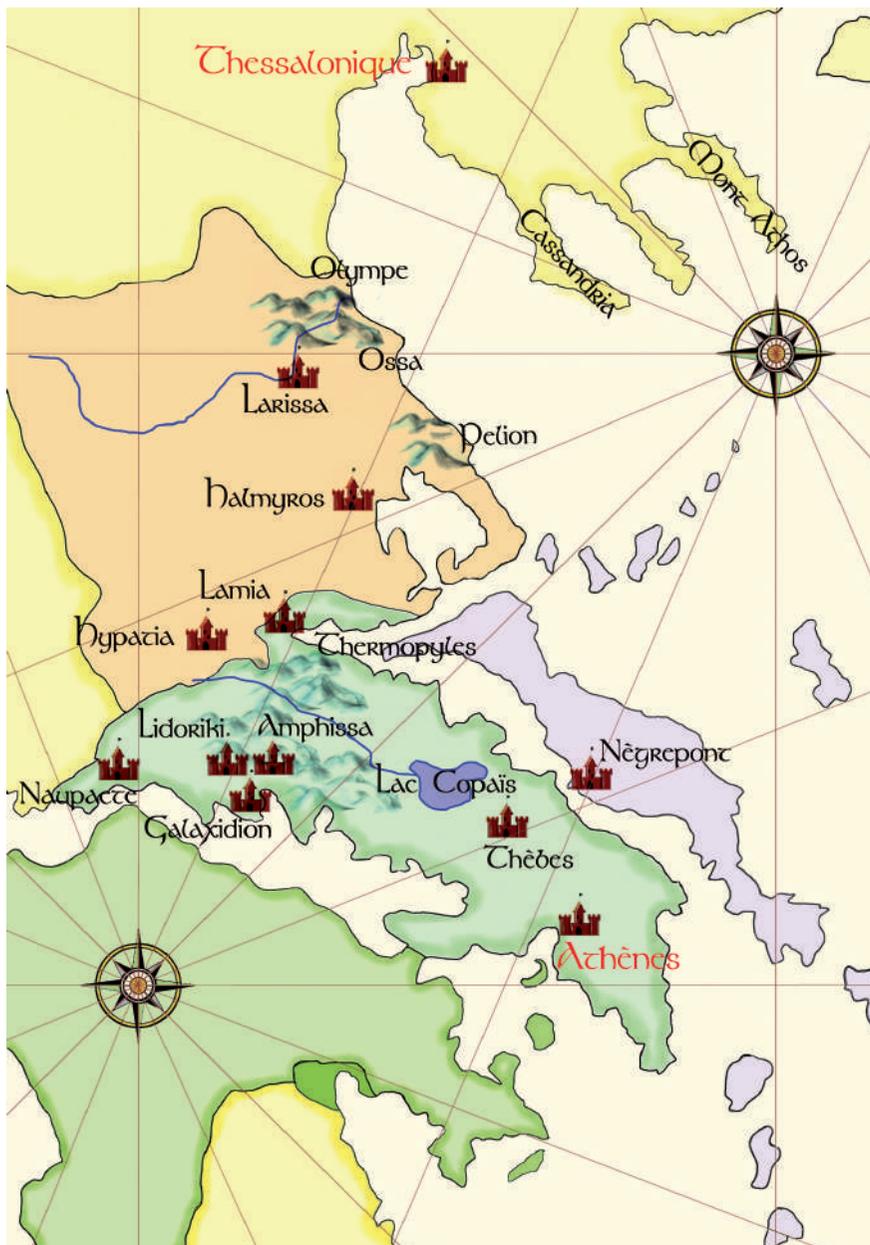
C'est qu'à cette époque-là, la Thessalie était affaiblie : elle était dirigée par un jeune homme sans expérience des affaires importantes, par ailleurs épuisé par une longue maladie et sur le point de mourir¹ ; avec lui s'interromprait la dynastie de ses ancêtres, les sébastocrators qui avaient exercé le pouvoir. Il avait en effet pris pour femme, depuis peu, Irène, la fille illégitime du *basileus* Andronic ; mais il n'en eut pas d'enfant à qui léguer le pouvoir. Voilà pourquoi, à cette époque, les affaires locales allaient mal ; il se produirait par la suite une agitation et des rivalités encore plus grandes, quand il faudrait trouver à ce pouvoir un successeur dont l'identité était encore cachée dans les ténèbres. Ainsi donc, au moment où le maître du pays subissait les dernières atteintes de son mal, pendant que les ennemis s'abattaient sur la région et la dévoraient comme une flamme, les grands nobles réunis en assemblée décidèrent de circonvenir l'ennemi par de l'argent, d'acheter la décision de ses chefs par d'assez grandes largesses, avant qu'elles ne devinssent prises de guerre, et de leur promettre des guides pour les conduire en Achaïe et en Béotie, région luxuriante, fertile, pleine d'agrément et tout à fait indiquée pour leur établissement à tous. S'il leur fallait aussi une alliance, on la leur donnerait bien volontiers, et ils seraient amis pour toujours.

[2] Cette proposition parut satisfaisante aux Latins, et même tout à fait conforme à leurs désirs. Ils se disaient en effet : « Si nous remettons l'issue de cette aventure à la fortune des armes, le pays sera ruiné, les biens détruits et, de nombreux qu'ils sont actuellement, ils se réduiront à rien du tout ; or c'est tout ce qui nous importe. Ensuite, à qui reviendra la victoire, il n'y a que Dieu qui le sache. Pour nous, c'est bien douteux et loin d'être évident : car s'il est vrai que dans la plupart des cas les hommes sont égaux dans l'espoir, les chances de l'emporter ne sont pas moindres pour nos adversaires que pour nous. Nous n'avons aucune certitude de victoire dans l'avenir, mais eux non plus : s'ils ont un tel espoir, il n'est pas infaillible. L'escarpement des montagnes dont la nature a fortifié la région de toutes parts donne à ses habitants sécurité et assurance ; les châteaux qu'ils ont construits sur les hauteurs nous rendront leur siège impossible. Ainsi, de quelque côté que l'affaire tournera, ce n'est pas un chemin facile qui nous mène au terme, nous qui errons ainsi dans une terre étrangère et inconnue, si éloignés de notre patrie. Il serait donc absurde, alors que l'occasion se présente de nous remplir les mains, sans peine, de tant de richesses, et en même temps d'obtenir de tels alliés et amis, de passer notre chemin sans la saisir et, pour des espérances chimériques, de courir encore de grands risques. »

[3] Voilà comment, après avoir mûrement pesé et considéré tout cela, ils conclurent accord de paix et alliance, dans les termes que j'ai

indiqués, avec les Thessaliens. Et au printemps, emmenant leurs richesses et leurs guides, ils franchissent les montagnes qui se trouvent au-delà de la Thessalie, puis les Thermopyles, et installent leur camp dans la région de la Locride et du Céphise. Ce très grand fleuve prend sa source dans le mont Parnasse et dirige son cours vers l'est, laissant au nord les Locriens opontiens et épichémidiens, et aux sud et sud-est toute la partie centrale d'Achaïe et de Béotie ; toujours large et d'un seul tenant, il va jusqu'aux plaines de Livadia et d'Aliarte, puis se divisant en deux branches, il prend les noms d'Asopos et d'Isménos. En tant qu'Asopos, il coupe l'Attique en deux jusqu'à la mer, et en tant qu'Isménos il va se jeter dans la mer d'Eubée, près d'Aulis où jadis les Grecs et les héros en partance pour Troie abordèrent et campèrent ensemble, dit-on, pour la première fois².

1. Le sébastocrator Jean II l'Ange.
2. Le cours de géographie que nous administre ici Nicéphore Gregoras semble nettement inspiré par des sources antiques, par exemple Strabon ou Pausanias...



15.2 – Carte de la Thessalie et de l'Attique

Voici la suite de l'Éloge de Chandrenos écrit par **Thomas Magistros** et adressé à l'empereur Andronic (cf p.182). Son témoignage sur l'intervention de Chandrenos pendant les guerres de Thessalie serait précieux pour l'historien s'il était plus précis ; mais son interprétation pour le moins paradoxale de la victoire des Catalans sur le duc d'Athènes indique que l'analyse historique n'est pas la priorité de notre moine érudit...



15.3 – **Andronic II et le Christ**

Page suivante

15.4 – **Chrysobulle replié et bulle d'or**

15.5 – **Signature d'Andronic II**

Chrysobulle – Musée byzantin, Athènes

Dans l'Empire byzantin, un chrysobulle est un document officiel d'une grande importance, signé de la main du basileus et scellé par une bulle d'or, qui lui donne son nom. Les chrysobulles envoyés par Andronic aux habitants de l'Athos ou de Thessalie n'ont pas été retrouvés (ou en tout cas édités), mais le musée byzantin d'Athènes conserve l'un des plus célèbres, une pièce de parchemin de presque deux mètres de long, accordant des privilèges au métropolite de Monemvasia (Malvoisie) dans le Péloponnèse, en 1301. Contrairement à la plupart de ces documents officiels, celui-ci est enluminé et représente Andronic II debout devant le Christ, beaucoup plus grand que lui, mais dont la figure est très effacée. La représentation du basileus est conforme aux codes iconographiques en vigueur et pourra être comparée à celle de l'image 6.1. La signature autographe (en rouge) reprend une titulature dynastique plus complète que celle de Munich : Ἀνδρόνικος ἐν Χριστῷ τῷ Θεῷ πιστὸς βασιλεὺς καὶ αὐτοκράτωρ Ῥωμαίων Δούκας Ἄγγελος Κομνηνός ὁ Παλαιολόγος : « *Andronic, croyant en le Christ Dieu, basileus et autocrator des Romains, Doukas, Angelos, Comnène, Paléologue* ». Quant à la bulle d'or qui scelle le document, elle représente une Vierge à l'enfant.



Mais même s'ils tenaient fort à leur projet, les Catalans n'avaient rien à gagner au départ, puisqu'ils occupaient la terre étrangère ; d'un autre côté, les Thessaliens ne pouvaient ni se défendre ni se risquer contre une telle masse. En tout cas, ils n'eurent pas à faire appel à quelqu'un d'autre : lorsque ces Barbares commirent leurs exactions et bouleversèrent tout, c'est Chandrenos qui arriva pour combattre aux côtés des Thessaliens, dont tu avais pris le sort en pitié quand tu les reçus en ambassade ; en paraissant à l'improviste, il ôta aux Barbares les espoirs qu'ils nourrissaient au début de leur campagne, comme s'il était arrêté par le destin qu'ils n'auraient pas d'autre adversaire que Chandrenos. Si nombreuses et si extraordinaires furent alors les victoires qu'il remporta sur eux, en batailles rangées ou dans des escarmouches, qu'aujourd'hui encore il est glorifié par les Thessaliens et presque par le monde entier. Son souvenir se dresse dans l'âme de chacun comme un monument éclatant qui célèbre autant ses actions qu'il incite les autres à la vertu.

À quoi bon développer ? S'ils n'avaient pas rapidement demandé la paix, tous auraient péri, comme des méchants, de méchante manière. Mais ils pactisèrent avec les Thessaliens, et tandis que Chandrenos s'en revenait chez nous, couvert de tant de belles couronnes, comme un nouvel Héraklès, ils se tirèrent de danger en mettant fin à une guerre à laquelle ils ne gagnaient rien.

Et ils remportèrent cette superbe et extraordinaire victoire contre leurs voisins les Latins¹ qui marchaient contre eux, avec leurs armements magnifiques, menaçant non seulement de les anéantir eux-mêmes, mais aussi toute la Thessalie et la Macédoine, et qui furent à ce point exterminés qu'il n'en est, comme on dit, absolument rien resté. Mais sans doute, alors qu'ils remportaient ce succès, c'était Chandrenos qui le remportait. Car ils n'auraient pas connu la réussite sans avoir trouvé la sécurité ; et ils n'auraient pas trouvé celle-ci avant d'avoir mis un terme à leurs entreprises ; or c'est le départ de Chandrenos qui y mit un terme, de sorte que Chandrenos pourrait bien être l'artisan de cette victoire, puisqu'il en fournit la condition !²

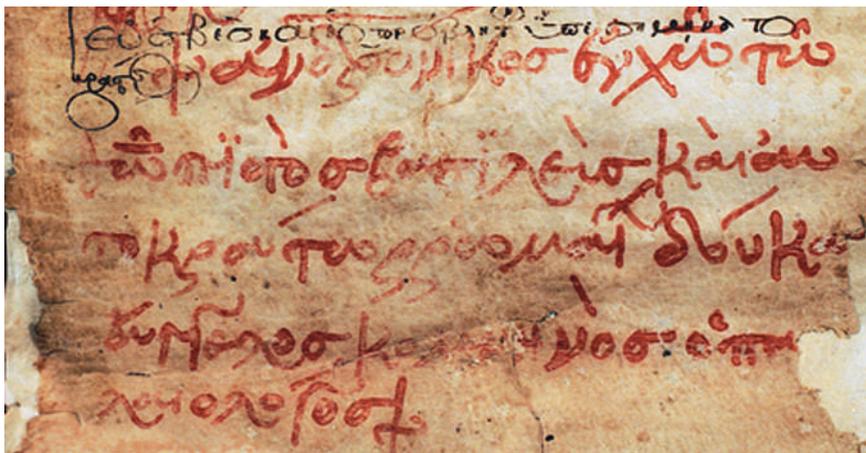
Une fois les Latins éliminés et châtiés de leur témérité, en subissant de belle manière de la part des Catalans ce qu'ils avaient méchamment projeté de faire subir aux autres, il fallait que leurs vainqueurs, devenus maîtres non seulement des armes et des chevaux, mais aussi des cités, des campagnes et de tous leurs biens, se partagent tout cela. Voici comment ils procédèrent : ceux qui étaient venus de Sicile prirent les villes et décidèrent de s'y installer en remplaçant auprès des femmes et des enfants ceux qui avaient été tués ; quant aux chevaux, aux armes et à tout l'équipement militaire, il revint aux Perses. Qu'il en soit ainsi !



Des années plus tard, arrivèrent des lettres et des chrysobulles signés de la main du *basileus* : des pirates nombreux et terribles, les Taragonates³, arrivaient avec des armes et des troupes d'élite, pour s'emparer des terres du *basileus* ; celui-ci, parce qu'il avait une grande peur de ces pirates, envoya des lettres et des bulles à toutes les contrées de Roumélie⁴ et de Morée, pour leur enjoindre d'armer tous les jeunes et vieux, et d'aller affronter ces pirates de toute urgence ; les régions qui obéiraient aux ordres du *basileus* et prendraient les armes contre les Taragonates seraient totalement exemptées d'impôts et jouiraient d'une administration propre, sans compter les multiples dons, faveurs et présents qui leur seraient accordés. Tous obéirent aux ordres du *basileus* et constituèrent une force armée de trois mille hommes venus de Naupacte, Galaxidi, Lidoriki et d'autres bourgs, et ils coururent sus aux pirates. Mais une fois dans la plaine de Zitouni⁵, des dissensions éclatèrent entre leurs chefs : ils échangèrent des insultes abominables et finirent par se disperser, non sans avoir failli en venir aux mains. Quant aux gens de Galaxidi, ils allèrent se mettre au service de sire Andreas⁶, l'un des principaux généraux du *basileus*, et ils livrèrent deux belles batailles au cours desquelles ils tuèrent nombre de pirates. Puis ils se dispersèrent et rentrèrent à Galaxidi, couverts de cadeaux par sire Andricos. Mais par la suite, les pirates, profitant de la dissension et des discordes entre Grecs, avancèrent sans opposition et réduisirent en esclavage de nombreuses régions, en particulier Salone⁷.

1. Il s'agit de la bataille d'Halmyros : les *Latins* mentionnés par Thomas sont les Francs du duché d'Athènes.
2. Cette lecture providentialiste de l'histoire se retrouve aussi bien chez les Grecs que chez Muntaner : c'est l'*hybris* (l'ambition démesurée) du duc d'Athènes qui a causé sa perte et qui a été châtiée par Dieu, par l'entremise de Chandrenos.
3. Combinaison de *Tarragone*, ville de Catalogne, et d'*Aragonais* ?
4. Roumélie : c'est sous ce terme que l'on nomme depuis le XV^e siècle les régions des Balkans sous domination ottomane.
5. Zitouni : Lamia aujourd'hui.
6. Sire Andreas et sire Andricos désignent probablement tous deux Chandrenos.
7. Salone : aujourd'hui Amphissa.

La **Chronique de Galaxidi** est un texte écrit au tout début du XVIII^e siècle (1702) par un moine nommé Eftymios, originaire de cette ville de Phocide située sur la rive nord du golfe de Corinthe. Elle relate les événements survenus dans la région entre 981 et 1702, et a été publiée en 1865 par l'historien Constantin Sathas, lui-même originaire de la ville. Les faits relatés dans le texte ci-contre concernent sans aucun doute l'activité de la Compagnie catalane entre le printemps 1309 et le printemps 1310, au moment où celle-ci est en train d'envahir la Thessalie, mais est poursuivie par les troupes du général byzantin Chandrenos. On ne sait pas d'où Eftymios a pu tirer ces informations, qui se révèlent totalement approximatives dans les trois dernières lignes : peut-être d'une tradition orale ?



Nous revenons enfin à la *Chronique de Muntaner*, qui après l'élimination de Rocafort à la fin de notre chapitre 13 (p.170) est resté muet sur les événements de l'Athos et de Thessalonique. En effectuant sa « soudure » narrative avec la mort du duc d'Athènes en octobre 1308, il masque en fait une solution de continuité de plus d'un an, puisque la Compagnie commence sa marche vers le sud au cours de l'hiver 1309-1310.

1. À la bataille de Gagliano en Sicile (1300), remportée par Guillem Galceran de Cartellà, Blasco d'Alagon et leurs Almogavares sur les « cavaliers de la mort » du roi Charles II (cf Muntaner § 191).
2. Partie montagneuse au nord de la Thessalie.
3. L'empereur et la despote grecque Anne d'Épire, ses ennemis traditionnels, mais aussi le jeune sébastocrator de Thessalie Jean II l'Ange, qui voulait se libérer de sa dépendance envers le duché d'Athènes.

[240] C'est à ce moment que mourut de maladie le duc d'Athènes. Comme il n'avait ni fils ni fille, il laissa le duché au comte de Brienne, son cousin germain. Ce comte de Brienne avait été élevé pendant longtemps au château d'Agosta en Sicile, quand il était jeune homme. C'est son père qui l'avait laissé comme otage à sa place, quand il fut fait prisonnier¹. C'est pourquoi il feignait d'aimer les Catalans, et parlait même le catalan. Lorsqu'il arriva au duché, le despote d'Arta le défia, de même que le seigneur de Blaquie et l'empereur lui-même : il avait donc fort à faire de tous côtés. Il envoya alors des messagers à la Compagnie et promit de payer six mois de solde si on venait l'aider, et de continuer à payer la même solde, c'est-à-dire quatre onces par mois pour un cheval bardé, deux pour un cheval caparaçonné, et une pour un fantassin. De cela ils firent serment, et ils jurèrent de chaque côté de respecter leurs arrangements.

Sur ce, la Compagnie quitta Cassandria et se dirigea vers la Morée, après avoir souffert mille maux en passant par la Blaquie², qui est le pays le plus dur de la terre. Quand ils arrivèrent au duché d'Athènes, le comte de Brienne les accueillit fort bien et leur donna immédiatement la solde de deux mois. Ils commencèrent à attaquer les ennemis du comte, et en peu de temps ils en eurent nettoyé toute la frontière. Que vous dirai-je ? Chacun chercha avec joie à faire la paix avec le comte, si bien qu'il récupéra plus de trente châteaux qu'on lui avait enlevés, et qu'il put traiter honorablement avec l'Empire, l'Ange et le despote³. Ce fut fait en six mois, alors qu'il n'avait payé que pour deux.

Le duché d'Athènes

Le duché d'Athènes et de Thèbes est l'un des petits états qui se sont fondés en Grèce continentale après la IV^e croisade et la prise de Constantinople par les Francs et les Vénitiens.

C'est un chevalier originaire de Franche-Comté, Othon de la Roche, compagnon d'armes de Geoffroi de Villehardouin, qui conquiert l'Attique et la Béotie avec Cetines (Athènes) et Estives (Thèbes) en 1205. Il reçoit le titre de *Grand Seigneur (Mégaskyr)* du roi de Thessalonique en 1208. À Athènes, il installe sa résidence dans les Propylées sur l'Acropole : c'est peut-être lui qui a construit la « tour des Francs » qui a longtemps dominé la ville. Au bout de vingt ans, il retourne dans sa Franche-Comté natale, ramenant avec lui le fruit de ses pillages à Constantinople, en particulier un Saint-Suaire qu'il offre à l'archevêque de Besançon.

Après lui, le duché, passant successivement au neveu, au fils ou au frère du duc précédent, reste dans la famille de La Roche jusqu'en 1308, jusqu'à Guy de la Roche que nous voyons apparaître dans la chronique de Ramon Muntaner. Le petit État avait réussi à conserver son indépendance au moment de la reconquête de l'Empire par Michel VIII en 1261. Sous le duc Guillaume (1280-1287), il joue un rôle de tampon important entre l'État franc de Morée au sud et le despotat de Thessalie au nord. Le successeur de Guillaume, Guy II de la Roche (1287-1308) devient même le tuteur du jeune sébastocrator de Thessalie, Jean l'Ange. C'est lui qui est en relation avec la Compagnie, au point d'envisager de marier sa sœur avec son

capitaine Bernat de Rocafort, pour faire pièce aux Vénitiens installés en Eubée. C'est à lui que Muntaner rend visite, au moment où le duc d'Athènes est chargé de la garde de l'infant Ferran de Majorque.

À sa mort, survenue le 5 octobre 1308, le duché sort de la famille et passe, par les femmes, à Gauthier de Brienne (1308-1311).

15.6 – Cloître cistercien du monastère de Daphni (Attique) (XIII^e siècle)

C'est Othon de la Roche qui installa les Cisterciens à Daphni en 1211, à côté d'une église byzantine reconstruite au XI^e siècle et célèbre pour ses merveilleuses mosaïques. Après lui, les autres ducs d'Athènes furent ensevelis dans le cloître au sud de l'église.



1. Ce combat, qui a eu lieu le 15 mars 1311, a été longtemps connu sous le nom de *bataille du Céphise*, selon l'information donnée par Nicéphore Gregoras. Muntaner est beaucoup plus vague.
2. On pourra comparer la sobriété de la formule de Muntaner avec le développement de Gregoras à la p.194.
3. Seigneur du tiers de l'île d'Eubée.
4. Le lignage Deslaur ou Desllor est inconnu en Roussillon à cette époque. En revanche, ce lignage originaire de la région de Gérone a participé à la conquête de Majorque par le roi Jaume I^{er}. On le trouve aussi auprès du roi Pere III en Sicile en 1282. Simon Desllor fait même partie des quarante chevaliers désignés pour accompagner le roi au duel de Bordeaux contre Charles d'Anjou, et Roger appartient probablement à cette famille. Notons que Muntaner n'a pas connu Roger Deslaur personnellement.
5. Les seigneurs terriers de Nègrepont, d'origine lombarde, comme Bonifaci de Vérone.
6. Le duché de l'Archipel, ou de Naxos, appartient à la famille vénitienne des Sanudo.
7. Le marquisat de Bodonitza, situé en Phtiotide, appartient depuis la IV^e croisade à la famille italienne des Pallavicini.
8. Halmyros.

Quand il vit qu'il avait la paix avec tous ses voisins, il conçut un malheureux dessein : détruire la Compagnie. Il choisit deux cents cavaliers de l'armée parmi les meilleurs, et environ trois cents fantassins, qu'il attacha à sa maison, à qui il paya ce qu'il leur devait et donna des terres et des biens. Quand il les eut bien installés, il ordonna aux autres de sortir de ses terres et de quitter le duché ; ils répondirent qu'il devait d'abord les payer pour le temps qu'ils l'avaient servi ; il leur répondit qu'il leur donnerait la corde. Entre-temps, il avait fait venir, soit de la terre du roi Robert, soit du principat de Morée, soit du pays même, au moins sept cents cavaliers français. Quand il les eut réunis, il rassembla trente mille fantassins, des Grecs de son duché, et s'avança contre la Compagnie en ordre de bataille.

Les gens de la Compagnie, quand ils l'apprirent, vinrent avec femmes et enfants dans une belle plaine, près de Thèbes, où il y avait un marécage¹. De ce marais ils firent un bouclier². Mais quand les deux cents cavaliers et les trois cents fantassins catalans virent ce que voulait réellement faire le comte, ils allèrent le trouver tous ensemble et lui dirent : « Seigneur, nos frères sont là en face de nous, et nous voyons que vous voulez les détruire, à tort et en commettant un grand péché. C'est pourquoi nous vous disons que nous voulons aller mourir avec eux. Nous vous défions et nous libérons de notre engagement envers vous. » Le comte les envoya au diable et leur dit qu'il était bon qu'ils mourussent avec les autres. Ainsi ils allèrent tous se joindre à ceux de la Compagnie, et tout le monde se prépara au combat.

Les Turcs et les Turcoples se regroupèrent dans un même lieu, sans vouloir se mêler aux gens de la Compagnie, craignant un arrangement préparé des uns et des autres pour les détruire. Ils voulurent donc rester regroupés, dans l'expectative. Que vous dirai-je ? Le comte vint en ordre de bataille au-devant de la Compagnie avec sept cents cavaliers français, tous aux éperons d'or, et beaucoup d'autres du pays, ainsi qu'avec ses fantassins. Il se plaça lui-même à l'avant-garde avec sa bannière et chargea.

Il se lança sur la Compagnie, et les gens de la Compagnie en firent de même contre lui. Que vous dirai-je ? Les chevaux du comte, au bruit que firent les Almogavares, tournèrent vers le marais. Le comte tomba, de même que sa bannière et tous ceux de l'avant-garde qui venaient avec lui. Les Turcs et les Turcoples, quand ils virent que c'était une vraie bataille, s'élancèrent et les attaquèrent. La bataille fut terrible, mais Dieu, qui soutient toujours le bon droit, aida tellement la Compagnie que des sept cents cavaliers, il n'en réchappa que deux. Tous moururent, le comte et tous les barons qui étaient venus du principat de Morée pour détruire la Compagnie.

L'un des deux rescapés était Bonifaci de Vérone, seigneur terrier de Nègrepont³, un gentilhomme honorable et loyal, qui avait de tout temps été ami de la Compagnie ; dès qu'on le reconnut, on l'épargna. L'autre était messire Roger Deslaur⁴, un chevalier du Roussillon, qui avait souvent été envoyé comme messenger à la Compagnie. C'est ainsi que moururent tous les chevaliers du pays. Des fantassins, il en mourut plus de vingt mille. La Compagnie s'empara du champ de bataille et gagna dans ce combat tout le duché d'Athènes.



Le comte de Brienne, après avoir reçu la seigneurie du duché, voyant que les Catalans et les Turcs refusaient de respecter les conventions passées avec son cousin germain, messire Guy de la Roche, duc d'Athènes, leur fit intimer l'ordre de rendre les châteaux qu'ils avaient pris et le butin qu'ils avaient gagné : en cas de refus, il irait les combattre et les ferait tous mourir. Les Catalans et les Turcs, apprenant cela, lui répondirent qu'ils ne voulaient rendre ni les châteaux ni le butin, parce qu'ils ne savaient où aller ; ils le priaient de les laisser en paix, lui rendraient l'hommage pour ces châteaux, et promettaient de ne plus jamais causer de dommages dans cette terre ni dans aucune autre qui lui appartiendrait. Le comte, voyant qu'ils ne voulaient pas lui rendre les châteaux, réunit des gens d'armes pour les combattre : il envoya chercher de l'aide en Morée, auprès des seigneurs de Nègrepont⁵, du duc de l'Archipel⁶ et du marquis de Bodonitza⁷. Il réunit ainsi beaucoup de gens, plus de mille hommes à cheval et de quatre mille à pied. Ayant réuni tous ces gens, il chevaucha jusqu'à un lieu qu'on appelle Armiro⁸, où se trouvaient les Catalans et les Turcs avec Melek et Khalil ; ceux-ci, quand ils virent la multitude de gens qu'avait réunis le duc d'Athènes, prirent peur et lui envoyèrent dire que s'il voulait la paix, ils lui rendraient les châteaux et s'en iraient. Le duc, voyant qu'ils avaient peur, leur répondit qu'il ne pouvait les recevoir qu'à merci. Ce que voyant, ils répondirent qu'ils préféraient mourir au combat ; ils se rangèrent en ordre de bataille et vinrent combattre. Messire Gauthier, qui avait disposé ses gens pour la bataille comme un bon et hardi chevalier, se mit en première ligne et s'élança vers ses ennemis. Il y eut une bataille acharnée, car les Turcs et les Catalans combattirent comme des désespérés, et à la fin ils furent vainqueurs. Le duc d'Athènes, l'un des seigneurs de Nègrepont et le marquis de Bodonitza furent tués. Beaucoup d'autres chevaliers et seigneurs furent pris ou tués. Ceux qui échappèrent fuirent où ils purent.

La *Chronique aragonaise* est le texte du XIV^e siècle qui a recueilli les informations les plus fiables sur la bataille décisive : ce récit très sobre situe parfaitement les lieux près d'Halmyros, et précise que les Turcs étaient encore avec la Compagnie. En revanche, il ne dit rien de la ruse qui a permis aux Catalans de triompher (§ 546-551).



15.7 – Un duel inégal

Planche de Francesc Riart i Jou
et Oriol Garcia i Quera
in *L'exercit errant*
CIM edicions - Barcelona, 2004

Cette bande dessinée, dont nous donnons l'illustration de la première de couverture, s'inscrit dans une série de productions contemporaines catalanes célébrant le mythe des Almogavars. Même si elle vaut surtout par sa mise en page souvent spectaculaire, influencée par les cadrages et les techniques de montage cinématographiques, elle est aussi documentée avec soin : les armes de Gauthier de Brienne étaient bien « d'azur au lion d'or brochant sur le tout ». Par ailleurs, ce duel inégal entre un cavalier puissamment armé et un fantassin à demi nu, qui soutient la charge avec aplomb, est très vraisemblablement inspiré d'un épisode de la *Chronique de Bernat Desclot* (chap. CIII) au cours duquel un Almogavare défie en combat singulier un chevalier français sous les yeux du prince de Morée.

C'est sur ce témoignage de **Nicéphore Gregoras** (VII, 6, 4-6) que les historiens se sont longtemps fondés pour localiser sur le fleuve Céphise la bataille décisive. Brodant vers 1335 sur un canevas dont nous ne connaissons pas l'origine, ou bien sur une tradition orale byzantine, l'historien grec décrit en détail, avec son art habituel de la narration, le stratagème qui a donné la victoire à la Compagnie. Dans cet affrontement, il a choisi son camp, préférant le courage des Catalans à la morgue et à l'impiété du duc d'Athènes, Gauthier de Brienne.

1. C'est le *megaskyr* dont nous avons parlé dans le cadre sur le duché d'Athènes p.190. Pour le titre de *grand primicier*, voir p.109 n.5.
2. Malgré les noms antiques, il s'agit bien des seigneurs francs du duché d'Athènes, vassaux de Gauthier de Brienne.



À l'annonce de l'arrivée des ennemis, le seigneur d'Athènes, de Thèbes et de toute cette région, qui portait de titre de *Megas Primikerios*, comme je l'ai dit plus haut, mais qu'on nommait *Megas Kurios* par une déformation de la prononciation populaire¹, refusa d'accorder l'autorisation de traverser son territoire aux Catalans qui la lui demandaient pour se rendre là où ils le voulaient. Au contraire, après leur avoir témoigné en paroles un souverain mépris et les avoir accablés de railleries comme des gens dont il se souciait fort peu, il passa l'automne et l'hiver à rassembler ses forces pour le printemps. Pendant ce temps, les Catalans se préparaient de leur côté à mourir au combat ou à remporter une glorieuse victoire.

Au printemps, ils traversèrent le Céphise et vinrent dresser leurs tentes en Béotie, non loin du fleuve, prêts à livrer bataille en ce lieu. Les Catalans comptaient trois mille cinq cents cavaliers et quatre mille fantassins, parmi lesquels se trouvaient de nombreux prisonniers, choisis pour leur habileté à l'arc. Apprenant que l'ennemi allait se présenter, ils labourent toute la partie du terrain où ils avaient décidé d'engager le combat ; puis ayant creusé un fossé tout autour et ouvert des canaux depuis le fleuve, ils inondent toute la plaine de manière à la transformer en lac et à gêner la marche des chevaux, dont les pieds pris par la boue auraient du mal à se dégager.

Enfin, au milieu du printemps, le seigneur de la région en personne se présente avec une armée nombreuse constituée de Thébains, d'Athéniens, de Platéens et de la fleur des Locriens, des Phocéens et des Mégariens² ; au total, six mille quatre cents cavaliers et plus de huit mille fantassins. Son orgueil et sa présomption confinaient à l'absurde : il s'imaginait en effet non seulement massacrer sur-le-champ tous les Catalans, mais encore soumettre à sa puissance toutes les régions et les villes, l'une après l'autre, jusqu'à Byzance. Or c'est tout le contraire qui arriva : en confiant la réalisation de ses projets à ses propres forces et non pas à la main de Dieu, il devint en peu de temps la risée de ses ennemis. Car voyant la plaine couverte d'un épais tapis d'herbe verte et ne soupçonnant rien de ce qui s'était passé, le voilà qui pousse le cri de guerre pour exhorter les siens et qui court avec toute sa cavalerie sus aux ennemis immobiles au bout du terrain, en dehors de la plaine, attendant sa charge. Mais avant même d'avoir atteint le milieu de la plaine, comme entravés par de solides chaînes, celles de la terre gorgée d'eau qui cédait facilement sous leurs pas trop assurés, les chevaux roulaient dans la boue avec leurs cavaliers, ou, débarrassés d'eux, galopèrent au hasard dans la plaine, ou bien encore, les pieds englués dans le sol, restaient sur place avec leurs maîtres, comme s'ils portaient des statues. Encouragés par ce spectacle, les Catalans les encerclèrent en les accablant de toutes sortes de traits et les égorgèrent tous jusqu'au dernier. Puis, s'élançant immédiatement à cheval sur les traces des fuyards, ils les poursuivirent jusqu'à Thèbes et Athènes, qu'ils attaquèrent à l'improviste et dont ils s'emparèrent facilement, avec leurs richesses, leurs femmes et leurs enfants. Et voilà comment le pouvoir changea brusquement de mains, comme au jeu de dés : les Catalans devenus seigneurs virent la fin de leur longue errance ; et peu à peu, continuellement, ils n'ont pas cessé jusqu'à ce jour de repousser les bornes de leur puissance.

Chapitre 16

Enfin une patrie ! (1311-1388)

Aussitôt après avoir nettoyé le camp, ils prièrent *misser* Bonifaci de Vérone de devenir leur capitaine, mais celui-ci refusa absolument¹. Ils désignèrent alors comme capitaine messire Roger Deslaur, lui donnèrent pour épouse la femme de l'ancien seigneur de La Sola et son château². Ils se partagèrent la cité de Thèbes et toutes les villes et châteaux du duché. Ils donnèrent les femmes comme épouses à ceux de la Compagnie, à chacun selon sa qualité ; et ils lui donnaient si noble dame qu'il n'aurait pas été digne de lui présenter l'aiguière pour se laver les mains.

Ainsi ils s'établirent et organisèrent si bien leur vie que s'ils savent se conduire avec sagesse, eux et les leurs y recueilleront honneur à jamais.

1. La Compagnie ne compte plus aucun noble de haut rang capable d'en prendre le commandement. *Ser* Bonifaci refuse, à bon escient, une responsabilité qui l'aurait mis en difficulté avec tous, Vénitiens de Nègrepont, Francs d'Achaïe, souverains d'Épire et de Thessalie, empereur byzantin, sans parler des Angevins de Naples.
2. Il s'agit de Thomas d'Autremencourt, seigneur de Salona.



Page précédente

16.1 – L'Acropole d'Athènes

Peinture à l'huile de Raffaello Ceccoli

Détail (v.1845-1850)

Pinacothèque d'Athènes

Ci-contre

16.2 – Les Propylées de l'Acropole

Aquarelle de Jean N. de Chacaton (1839)

Musée Bénaki, Athènes

Pendant des siècles, une tour médiévale nommée la « tour des Francs » a dominé l'Acropole, visible des kilomètres à la ronde. Installée dans les Propylées antiques transformés en forteresse, elle défendait l'accès à la citadelle. Mais les archéologues ne peuvent affirmer s'il s'agit d'une construction des ducs francs d'Athènes, des Catalans ou même des Florentins, leurs successeurs. Datant donc du XIII^e ou du XIV^e siècle, cette tour a en tout cas résisté aux assauts des Vénitiens en 1687. Elle n'a finalement été abattue qu'en 1875 par Heinrich Schliemann ; de son côté, le Parthénon, transformé depuis le VI^e siècle en église Sainte-Marie, puis en mosquée par les Ottomans, était enfin rendu à son passé hellénique.

1. Muntaner et Nicéphore Gregoras diffèrent quelque peu sur le sort des Turcs. Muntaner a raison d'affirmer qu'ils ont quitté la Compagnie après la bataille d'Halmyros, mais il ignore qu'ils se sont alors divisés en deux groupes. Celui de Melek va prendre du service chez le *kralj* de Serbie, Stefan Uroš, tandis que celui de Khalil reste en Macédoine et essaie de négocier avec les Byzantins son passage en Asie. Dans un premier temps, ils déjouent le piège tendu par le coempereur Michel et mettent son armée en fuite : Khalil s'empare même de la mitre impériale. Ce n'est que deux ans plus tard qu'ils sont repoussés par Philès Paléologue jusqu'en Chersonèse (Nicéphore Gregoras, VII, 8-10). C'est à ce moment qu'ils ont recours aux Génois pour passer en Asie et qu'ils sont trahis, comme le raconte Muntaner.

2. Seuls contre tous, ils n'ont plus le choix. Roger Deslaur fait partie de la délégation.

3. Il a alors cinq ans à peine.

[241] Les Turcs et les Turcoples, ayant gagné tout l'or du monde et voyant que la Compagnie n'entendait plus désormais s'éloigner du duché d'Athènes, déclarèrent qu'ils voulaient partir. Les Catalans leur dirent qu'ils leur donneraient trois ou quatre places, ou même plus, dans le duché, là où ils voudraient, mais ils répondirent qu'ils ne resteraient pour rien au monde : Dieu leur avait fait du bien, ils étaient tous riches et voulaient donc retourner dans le royaume d'Anatolie retrouver leurs amis. Ils s'en allèrent donc, en manifestant les uns pour les autres beaucoup de respect et d'amitié, et se promirent mutuellement aide en cas de besoin. Ils s'en retournèrent donc à petites journées en toute sécurité jusqu'à Gallipoli, désolant et brûlant tout ce qui se présentait, car ils ne craignaient pas que quiconque vînt les affronter, vu l'état dans lequel les Catalans avaient laissé l'Empire.

Quand ils furent arrivés à la Bouche d'Avie, dix galères génoises vinrent à eux, avec l'accord de l'empereur, et leur proposèrent de leur faire passer le détroit de Bouche d'Avie, qui n'a pas plus de quatre milles de large à cet endroit. Les Génois s'entendirent avec eux et leur jurèrent sur les saints Évangiles qu'ils les feraient passer en toute sécurité. Dans un premier voyage, on fit passer les petites gens, et quand les gens d'importance virent que les premiers étaient passés, ils montèrent sur les galères sur lesquelles, au moment où ils montaient, on leur enlevait leurs armes (il était convenu que les Turcs livreraient toutes leurs armes aux Génois), que les Génois mettaient toutes sur une galère. Puis, quand les Turcs furent tous embarqués et se trouvèrent sans armes, les marins se jetèrent sur eux, en tuèrent au moins la moitié et mirent les autres à fond de cale. Ils prirent ainsi la plupart des meilleurs d'entre eux, les emmenèrent à Gênes et les vendirent peu à peu en Pouille, en Calabre, à Naples et ailleurs. De ceux qui étaient restés à Gallipoli, il n'en réchappa aucun, car l'empereur avait fait venir beaucoup de monde de Constantinople, et on les tua tous. Voyez avec quelle fausseté et quelle déloyauté les Turcs furent exterminés par les Génois, car même ceux qui étaient passés les premiers n'en réchappèrent pas. Les gens de la Compagnie, quand ils l'apprirent, en furent très affligés. Voyez donc quelle triste fin ont faite les Turcs¹.

[242] Quand les Catalans se virent ainsi établis dans le duché d'Athènes et seigneurs du pays, ils envoyèrent des messagers en Sicile pour trouver le roi et lui demander s'il voulait bien leur envoyer l'un de ses fils² ; ils jureraient de le prendre pour seigneur et lui livreraient toutes les places fortes qu'ils occupaient. Car ils voyaient bien que sans seigneur, ils n'étaient pas dans une situation solide, même si Dieu leur avait fait beaucoup de bien. Monseigneur le roi de Sicile tint conseil et décida de leur donner pour seigneur son second fils, l'infant Manfred, et ils en furent satisfaits. Mais il leur dit qu'il était si jeune qu'il n'était pas encore temps de le leur envoyer³ : qu'ils jurent fidélité à l'infant Manfred, et il leur enverrait un chevalier qui serait leur capitaine à sa place. Les messagers acceptèrent et jurèrent au nom de toute la Compagnie de prendre l'infant Manfred pour seigneur. Alors le roi désigna un chevalier du nom de Bernat Estanyol, originaire de l'Ampurdan, qui partit avec eux pour être leur capitaine et recevoir le serment et l'hommage de tous. Il les fit partir tous sur cinq galères.

Les souverains catalans, l'Orient et la Compagnie

Il est difficile de préciser les relations entre la Compagnie, composée de Catalans et d'Aragonais, et les souverains d'Aragon, Majorque et Sicile, tous issus de la maison de Barcelone et si proches par les liens du sang. Il existe évidemment une solidarité entre ces souverains, et le roi d'Aragon est toujours informé des projets de son frère de Sicile relatifs à la Compagnie, mais cela ne va pas jusqu'à une distribution précise des rôles de chacun selon un plan préétabli.

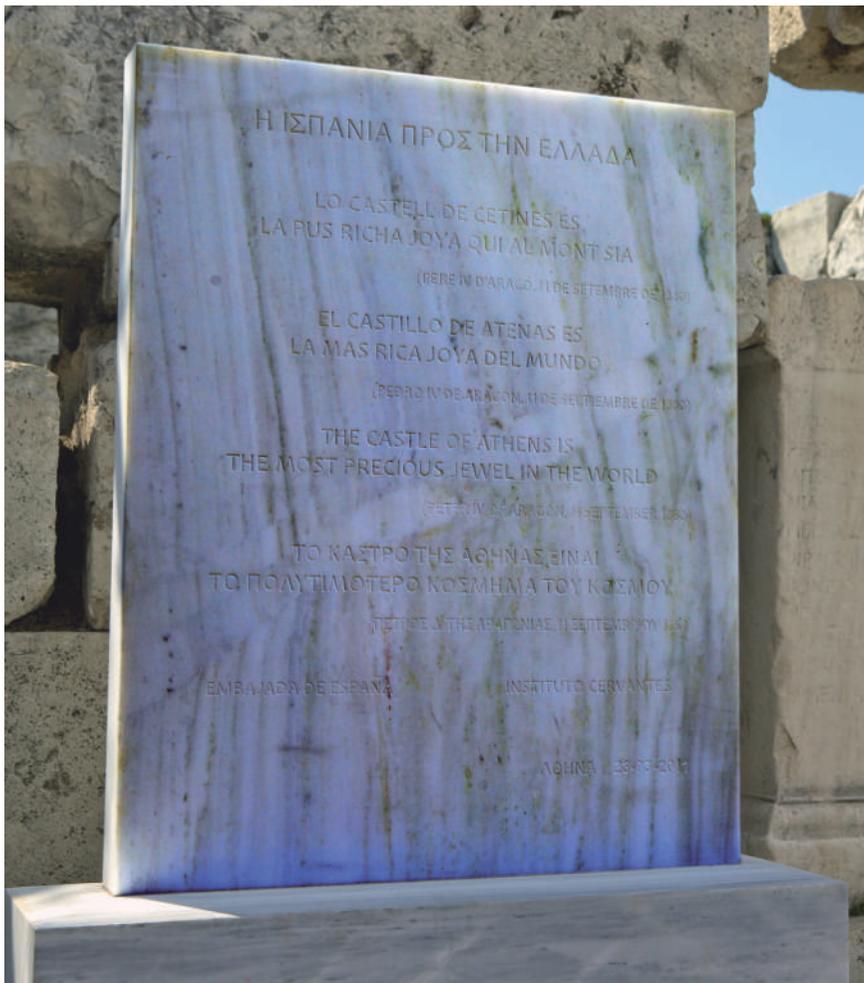
En effet, bien que la prééminence du roi Jaume II d'Aragon, chef de la branche aînée, ne soit jamais remise en question, ni par son frère de Sicile ni par son oncle de Majorque (les rois de France s'adressent tout naturellement à lui, car ils considèrent que ceux qui composent la Compagnie sont ses sujets), et bien que les chefs de la Compagnie le considèrent comme leur seigneur naturel, son appréciation de la situation en Orient et son attitude diffèrent de celles de son frère.

Car Frédéric de Sicile ne cache pas ses ambitions, et s'engage franchement dans l'aventure, même s'il a signé avec Charles de Valois, après la paix de Caltabellota, un pacte en vue de l'acquisition de l'Empire de Constantinople par ce dernier. Il facilite le passage de la Compagnie sous les ordres de Roger de Flor, puis envoie son neveu Ferran de Majorque en prendre le commandement en son nom, tandis que Jaume II d'Aragon adopte des attitudes plus circonspectes : diplomate né, souverain parfaitement informé, il a lui aussi ses ambitions, mais est

tenu par ses propres engagements vis-à-vis de la papauté et les relations qu'il entretient avec les souverains de France et de Naples. Il ne peut les heurter de front, mais ses correspondances montrent bien l'ambiguïté de ses positions : il encourage prudemment les initiatives de son frère, mais en même temps se dit favorable aux projets concurrents de Charles de Valois qui a fait appel à lui, et en faveur duquel il n'hésite pas à écrire.

De fait, aucun des deux frères n'a jamais renoncé à utiliser la Compagnie pour ses propres ambitions. Car malgré les traités et les multiples alliances matrimoniales, les affaires d'Orient prolongent celles de Sicile et restent un domaine où continuent à s'affronter Catalans et Angevins, maisons de France et de Barcelone. Dans l'esprit de Jaume II, il n'est même pas sûr que l'idée de la vieille alliance entre Michel VIII, père de l'empereur Andronic II, et son propre père le roi Pere III, soit complètement oubliée. Les instructions qu'il donne à Berenguer d'Entença et Roger de Flor, à la fin octobre 1303, de demander à Andronic des vaisseaux et de l'argent pour conquérir la Sardaigne, le prouvent suffisamment.

Quant au roi de Majorque Jaume II, il est pratiquement hors jeu dans cette affaire : il vient de récupérer les Baléares grâce au pape et au roi de France, et doit s'aligner sur leurs positions. L'initiative de son fils, l'infant Ferran, le met dans l'embarras, et le retour d'Orient de ce dernier, à l'été 1307, est pour lui un soulagement.



16.3 – Plaque commémorative (2011)
Porte Beulé
Propylées de l'Acropole d'Athènes

En 1381, le roi Pere IV le Cérémonieux (1335-1387) devient duc d'Athènes et de Néopatrie. Homme de culture, il se montre fier de régner sur l'Acropole, qu'il appelle le « château de Cetines », et il rend un hommage appuyé au berceau de l'hellénisme. Voici les instructions qu'il avait données depuis Lleida à son trésorier, le 11 septembre 1380 : « Trésorier, sachez que sont venus jusqu'à nous des messagers, syndics et procureurs des duchés d'Athènes et de Néopatrie, mandatés par tous les gens du duché, qu'ils nous ont juré fidélité, rendu hommage et se sont faits nos vassaux. Et maintenant, l'évêque de la Megara [Joan Boyl], l'un d'entre eux, nous a demandé de lui donner dix ou douze hommes d'armes pour la garde du château de Cetines. Et nous, voyant que c'est fort nécessaire et qu'on ne peut pas ne pas le faire, surtout parce que **ledit château est le plus beau joyau qui soit au monde** et que tous les rois chrétiens du monde pourraient nous l'envier, avons ordonné que ledit évêque emmène les douze hommes d'armes. » Le 23 mars 2011, l'institut Cervantes d'Athènes, dirigé par Eusebi Ayensa Prat, et l'ambassade d'Espagne ont apposé une plaque au pied de l'Acropole, près de la porte Beulé des Propylées, pour commémorer le sept centième anniversaire de l'installation des Catalans à Athènes et rappeler à la mémoire des hommes des liens qui, en dépit de toutes les vicissitudes de l'Histoire, ont duré quatre-vingts ans.

1. Despote d'Épire.
2. Philippe de Savoie, troisième mari d'Isabelle de Villehardouin.
3. La Compagnie s'installe sous le gouvernement de Bernat Estanyol (1312-1316).
4. Avant l'arrivée d'Anfos Frédéric, fils naturel du roi de Sicile, c'est Guillem Tomas qui gouverne la Compagnie de 1316 à 1317. Anfos Frédéric est « vicaire général des duchés » de 1317 à 1330, d'abord au nom de l'infant Manfred qui meurt en novembre 1317, puis au nom de son jeune frère l'infant Guillem.
5. C'est sous le gouvernement d'Anfos Frédéric que la Compagnie fait la conquête des territoires du sud de la Thessalie, qui constituent le duché de Néopatrie. Il porte alors le titre de « vicaire général des duchés d'Athènes et de Néopatrie », le titre de duc étant réservé aux infants légitimes dans la titulature de la couronne de Sicile.
6. Malgré les craintes de la République de Venise, la paix peut ainsi être conservée.

Quand ils furent de retour, les gens de la Compagnie se montrèrent satisfaits de ce qu'avaient fait les messagers, et d'avoir Bernat Estanyol pour capitaine. Ils l'acceptèrent comme capitaine et comme seigneur au nom de l'infant Manfred. Il gouverna très bien l'armée, longtemps et avec beaucoup de sagesse, en chevalier expérimenté qu'il était. Il accomplit aussi beaucoup de beaux faits d'armes qu'entreprit la Compagnie, car celle-ci a pour voisins quatre puissances à ses frontières : les châteaux et places de l'empereur, ceux de l'Ange, seigneur de Blaquie, ceux du despote d'Arta¹, et enfin ceux du prince de Morée². Bernat Estanyol s'arrangeait pour n'être jamais en guerre que contre un seul, et concluait des trêves avec les autres. Ainsi, quand ils avaient épuisé le pays avec lequel ils étaient en guerre, ils concluaient une trêve avec lui et entraient en guerre avec l'un des autres. C'est cette même vie qu'ils mènent encore, car sans guerre ils ne peuvent pas vivre³.

[243] À quelque temps de là, Bernat Estanyol mourut de maladie. Ils en firent part au roi de Sicile pour qu'il leur envoyât un gouverneur. Monseigneur le roi fit venir de Catalogne son fils Anfos Frederic⁴, qui était élevé à la cour du roi d'Aragon, et qui emmena avec lui une noble compagnie de chevaliers, fils de chevaliers et d'autres gens. Il embarqua à Barcelone, vint en Sicile, et le roi son père fut rempli de joie quand il le vit si grand et si bien fait. Il l'équipa fort bien et l'envoya à la Compagnie comme chef et seigneur avec dix galères, au nom de l'infant Manfred. Quand il arriva, ceux de la Compagnie en furent très heureux et l'acceptèrent. Lui les gouverna et fut leur seigneur, ce qu'il fait encore aujourd'hui avec beaucoup de sagesse.

Peu de temps après, l'infant Manfred mourut, et le roi leur fit dire que puisque Manfred était mort, ils auraient désormais pour chef et seigneur l'infant Anfos Frederic, ce dont la Compagnie se réjouit⁵. Bientôt, ils lui cherchèrent une femme, et lui donnèrent pour épouse la fille de *misser* Bonifaci de Vérone, à qui était échu tout ce que possédait *misser* Bonifaci, c'est-à-dire le tiers de Nègrepont et treize châteaux sur le continent dans le duché d'Athènes. Il prit donc pour femme cette demoiselle, la fille de ce noble seigneur qui fut l'homme le plus courtois et le plus sage qui ait jamais vécu. Pour vous parler de ses qualités, je me contenterai de vous raconter quels honneurs lui fit le bon duc d'Athènes.

Ainsi Anfos Frederic eut pour épouse cette belle demoiselle, qui par son père est issue du plus noble sang qui soit en Lombardie, et par sa mère, qui fut l'épouse de *misser* Bonifaci, l'un des plus nobles hommes de la Morée⁶. Car ce fut par sa femme que *misser* Bonifaci obtint le tiers de Nègrepont. De cette femme, Anfos Frédéric a beaucoup d'enfants. Elle est devenue la plus belle dame et la plus sage qui ait existé en ce pays. C'est assurément l'une des plus belles chrétiennes du monde. Je la vis dans la maison de son père quand elle était enfant et qu'elle avait environ huit ans, quand je fus fait prisonnier avec monseigneur l'infant de Majorque, et gardé avec lui dans la maison de *misser* Bonifaci.

Dorénavant, je vais cesser de vous parler d'Anfos Frédéric et de la Compagnie. Je ne m'en mêlerai pas, car depuis, je suis rentré en Calabre et en Catalogne, et eux sont si loin que je parlerais de leurs actions à l'aveuglette, alors que je ne veux mettre dans ce livre que ce qui est la pure vérité. Dieu veuille les laisser bien faire et dire, car dorénavant je ne me mêlerai plus de leurs affaires.

Page suivante

16.4 – Le chroniqueur Ramon Muntaner

Cronica – cod. K16, fol. 1 (XIV^e s.)
Bibliothèque de l'Escorial

Située sur la première page du manuscrit, la grande enluminure représente l'auteur en train de rédiger sa chronique dans sa ferme de Xilvella près de Valence. Sa facture maladroite semble celle d'un artiste assez rustique. Dans le registre inférieur figurent les premiers mots du texte de Muntaner : « En nom de nostro senyor ver Deus, Jhesu Christ i de la sua beneyta mara madona sancta [Maria] ». Ce codex, premier manuscrit connu de Muntaner, date des années qui ont suivi immédiatement la mort de l'auteur (1328-1332). L'oeuvre a ensuite été éditée dès le XV^e siècle et a bénéficié de nombreuses publications. Elle a été traduite en castillan, français, allemand, anglais et italien.



MADONNA

In nom
de nostro
senyor uer
deo ihu xpi

In nom de
nostro sen/
yor uer deo
ihu xpi
e dela sua be
nevca maria
madona sa

Après la conquête

Après la conquête, la Compagnie reste au centre d'un jeu diplomatique compliqué. Le 15 novembre 1311, le fils aîné du roi de France Louis, roi de Navarre, écrit à Jaume II d'Aragon pour lui annoncer la mort de Gauthier de Brienne et lui demander d'empêcher les Catalans de s'emparer du duché : c'est du roi d'Aragon, seigneur naturel des individus qui composent la Compagnie, que les Français attendent une aide, et non du roi de Sicile, considéré comme un ennemi.

La Compagnie a donc des ennemis puissants et tenaces, car elle menace les intérêts vénitiens en Eubée, refuse de rendre le duché aux Brienne et se prépare à conquérir le sud de la Thessalie (qui formera en 1317 le duché de Néopatrie), ce qui lui attire aussi l'hostilité de l'empereur et des Génois ses alliés : elle est excommuniée par Clément V. Il est urgent pour elle de se trouver un protecteur de la stature de Frédéric III de Sicile, qui est cette fois accepté comme chef à la suite de l'ambassade de Roger Deslaur en 1312. Comme l'explique Marino Sanudo (*Diplomatari*, LIII n.4), la Compagnie n'a plus guère le choix, étant donné qu'elle est déjà en conflit permanent avec les Vénitiens de Nègrepont et avec les Francs d'Achaïe.

En coulisse, Robert de Naples et Frédéric III de Sicile, à nouveau opposés, jouent un jeu pervers : Frédéric laisse croire qu'il va rappeler la Compagnie contre son adversaire, ce qui lui vaut de Robert la proposition d'échanger ses droits sur la Sicile contre le « royaume » d'Albanie et le principat d'Achaïe. Ce projet n'aboutissant pas, Frédéric pousse l'infant Ferran de Majorque à retourner en Orient pour conquérir l'Achaïe en 1314. Mais après quelques succès, Ferran est tué en 1316. Le roi d'Aragon, lui, garde comme toujours plusieurs fers au feu : il a même songé un moment à marier l'une de ses filles avec un prince byzantin, le futur Andronic III (*Diplomatari* XLIX).

Quant au pape Clément, ses conseillers, le vice-chancelier Arnau Nouvel, abbé de Fontfroide, en particulier, ne parviennent pas à lui faire comprendre, lors du concile de Vienne en 1311, l'intérêt de disposer en Grèce d'une troupe d'élite « catholique » que l'on pourrait utiliser pour une prochaine croisade : il maintient son excommunication, demande au maître de l'Hôpital Foulques de Villaret de lutter contre la Compagnie, et exhorte encore en 1314 le roi Jaume II d'Aragon à faire tout son possible pour que les Catalans quittent le duché. Mais la Compagnie, sûre de l'appui du roi de Sicile, s'installe et poursuit ses succès en dépit des excommunications lancées contre elle par les papes successifs et les tentatives des Brienne. Le grand-père des enfants de Brienne, le connétable Gaucher de Châtillon, en fonction sous six souverains successifs, de Philippe III *le Hardi* jusqu'à Philippe VI de Valois, ne manque jamais de sensibiliser les rois de France à la question.

En fait, le front qui s'oppose à la Compagnie ne se disloque qu'à partir de 1335, quand les Vénitiens, inquiets de la progression des Turcs maintenant installés sur les rives de la Méditerranée, font le choix réaliste de s'allier aux Catalans. Enfin, en 1341, le pape Benoît XII, informé par Henri, patriarche latin de Constantinople, de ce que les Catalans excommuniés veulent se réconcilier avec l'Église, accepte de rencontrer leurs représentants. Henri est chargé de trouver un accord

entre les Brienne et les Catalans, compte tenu de la menace turque. Mais c'est Clément VI qui consent en 1346 à lever l'excommunication pour trois ans, à condition que la Compagnie fournisse cent cavaliers pour la croisade.

Désormais, une nouvelle période commence pour les duchés, réunis officiellement à la couronne d'Aragon en 1381 par le roi Pierre IV *le Cérémonieux*. Mais la domination catalane est de plus en plus difficile à maintenir : elle se termine quand le florentin Nero Acciaiuoli conquiert le duché d'Athènes en 1388, puis celui de Néopatrie deux ans plus tard.

Ainsi, malgré une histoire agitée et la réprobation générale qu'a suscitée son installation en Grèce, dont témoigne ci-dessous le texte du **florentin Villani** (1276-1348), extrait des *Croniche storiche* (VIII, 51), la Compagnie y a fondé un État original qui a duré près de quatre-vingts ans.



En cette année 1302, alors que messire Charles avait quitté la Sicile et que l'île demeurait en paix, une grande troupe de soldats catalans, génois et d'autres Italiens (qui étaient venus en Sicile participer à ladite guerre dans un camp ou dans l'autre) partit de Sicile avec vingt galères et d'autres lins ; ils mirent à leur tête un certain frère Roger, de l'ordre du Temple, homme dissolu, sanguinaire et cruel. Ils passèrent en Roumanie conquérir la terre, entrèrent dans le royaume de Salone, qu'ils détruisirent, et dévastèrent la Grèce jusqu'à Constantinople.

Leur pouvoir s'accroissait des renforts de toutes sortes de Latins fugitifs, dissolus, patarins, chassés de toute secte, qui vivaient à leur guise hors la loi. Ils se nommaient *la Compagnie*, et dépendaient pour vivre de la piraterie et de la guerre aux dépens d'autrui ; ce qui était acquis était mis en commun. Ils détruisaient et volaient ce qu'ils trouvaient, il n'y avait cité, château ou maison qu'ils ne prissent, mais ils les pillaient en brûlant et dévastant. Cette Compagnie dissolue dura plus de douze ans, tuant plusieurs de ses seigneurs et les remplaçant en peu de temps par ceux qui avaient plus de partisans ou de pouvoir.

À la fin, ils retournèrent sur les terres du despote, à savoir le royaume de Macédoine, qu'ils détruisirent ; puis ils s'en vinrent au duché d'Athènes et se rebellèrent contre le comte de Brienne, qui était duc d'Athènes, leur capitaine et leur seigneur. Comme il y avait discorde entre eux et lui, ils se combattirent ; ils déconfirent ce duc, leur seigneur, lui coupèrent la tête, prirent ses terres et celles de Morée. Et ces seigneuries, ils se les répartirent alors ; ils chassèrent et détruisirent les anciens fils des Français, qui tenaient ces seigneuries. Quant aux femmes et aux jeunes filles qui leur plaisaient, ils les retinrent et les prirent pour femmes, et ils restèrent sur cette terre pour y habiter et en faire leur pays. Et c'est ainsi que les délices des Latins, jadis acquis par les Français, qui étaient les gens les plus doux et les plus civilisés du monde, furent détruits et dévastés par cette bande dissolue.

L'installation d'un nouveau régime

Au moment où la Compagnie s'installe dans le duché d'Athènes, sa composition sociale a beaucoup évolué depuis ses débuts : il n'y a plus de gens de haut rang. Malgré la présence de personnels autres que combattants (secrétaires, notaires, marchands), l'élément militaire y est prépondérant. Les structures sociales et politiques de la Compagnie continuent donc à reposer sur les liens personnels et la fidélité aux chefs, la hiérarchie et la cohésion des contingents, qui seules ont permis au groupe de ne pas éclater. Mais ses chefs ont aussitôt cherché à transformer l'armée en une organisation politique disposant d'une base territoriale et d'une population fixée ; pour cela, tout en conservant une partie des biens comme propriété collective, ils les ont systématiquement répartis, comme dans tous les territoires de conquête, entre les trois mille individus qui composaient la Compagnie après Halmyros, l'ensemble des cadastres étant mis à jour par les notaires. Une nouvelle organisation territoriale décentralisée apparaît alors avec la création des communes (*universitats*), dont les représentants sont réunis en conseil central.

Cependant la grande originalité reste que, même après la reconnaissance du pouvoir royal en 1312, la Compagnie maintient son existence en tant que corps autonome, doté d'une personnalité juridique propre, avec son sceau de saint Georges (cf p. 118) et ses textes législatifs rédigés en catalan, que les rois de Sicile jurent de respecter. C'est le conseil de la Compagnie qui annonce aux syndics des municipalités la nomination des gouverneurs dont les officiers jurent devant l'assemblée des syndics de remplir fidèlement leurs fonctions.

Dans ce nouvel État, ce sont les coutumes de Barcelone qui constituent le régime de droit. Sur le plan militaire, ce sont

les membres de la Compagnie, leurs descendants et les autres Latins ou Francs qui composent l'armée permanente. Les Grecs souffrent d'une sorte de ségrégation, comme sous le régime précédent des ducs francs.

On voit donc que la courte période d'indépendance totale (1311-1312), avant la reconnaissance de l'autorité de Frédéric de Sicile, a été cruciale. Elle a permis l'affermissement de la domination des conquérants et la transformation des institutions politiques, militaires et administratives par la création de cadres nouveaux. Elle affirme la prépondérance de l'élément catalan, qui marque profondément le nouvel État dans les domaines social, institutionnel et juridique. Ce n'est que plus tard que le pouvoir royal, en se superposant au conseil central de la Compagnie et aux communes urbaines, introduira la féodalité.

16.5 – La Vierge dite « des Catalans » (Fin XIV^e s.) – Musée byzantin, Athènes

Cette fresque fut découverte en 1849 dans une église ruinée consacrée au prophète Élie, près de l'ancienne agora d'Athènes. Elle est probablement l'oeuvre d'un artiste byzantin : l'enfant Jésus bénit à l'aide des doigts de sa main droite, en les croisant à la manière orientale pour former les initiales grecques du nom de Jésus-Christ. À droite et à gauche de la Vierge, deux écus semblent pendus aux arbres d'un jardin : ils sont latins et non byzantins, mais n'appartiennent pas à des lignages catalans connus. Seule la tradition rattache l'église et la peinture à la présence catalane. Quant aux lettres qui encadrent chacun des écus, elles pourraient représenter les initiales de F[rancesco] A[cciaiuoli] et de L[orenzo] S[pinola], ce qui permettrait de dater l'oeuvre de l'extrême fin du XIV^e siècle, à l'époque où les Florentins ont remplacé les Catalans dans le duché d'Athènes.



Que reste-t-il de la présence catalane en Grèce ?

Au cours du périple qui l'a amenée d'Asie Mineure aux portes d'Athènes, la Compagnie catalane a plus détruit que construit : les ruines des châteaux où ses membres ont vécu pendant près de quatre-vingts ans sont les rares vestiges qui restent de sa présence en Grèce. Mais il n'est guère facile de déterminer quels aménagements ils ont pu apporter, tout au long du XIV^e siècle, à des ensembles bâtis avant leur arrivée par les Grecs ou les Francs.

Aujourd'hui, les seuls restes impressionnants sont ceux d'Hipati (Neopatria, La Patria), Lamia (El Citó), mais surtout de Livadia et Amphissa (la Sola ou Salona des Catalans), qui gardent encore plusieurs enceintes fortifiées, et dont la situation en altitude offre des vues panoramiques imprenables. En revanche, la tour carrée quadrangulaire de douze mètres

de haut qui domine la ville de Thèbes (Estives) est tout ce qui reste de la forteresse des ducs francs, le château de Saint-Omer, passé ensuite sous le contrôle des Catalans. Il faut signaler aussi la petite chapelle de Saint-Georges le Catholique dans l'île d'Égine, qui subsiste parmi les ruines du village de Paléochora : elle pourrait avoir abrité les reliques de saint Georges (saint Jordi). Elle aurait été construite au temps où Anfos Frederic gouvernait les duchés au nom de l'infant de Sicile, et était seigneur de l'île.

Même bien ruinés, ces sites restent incontournables pour tous ceux qui s'intéressent aujourd'hui encore à la présence des Catalans en Grèce au XIV^e siècle. Nous renvoyons donc les curieux au guide que publiera prochainement Eusebi Ayensa Prat sur ce sujet.



Conclusion

La présence catalane en Grèce a duré quatre-vingts ans pendant lesquels l'action de la Compagnie, ce « grain de sable » mouvant, a entraîné des conséquences majeures, tant en Orient qu'en Occident.

En Orient, elle a surtout permis de constater la grande faiblesse de l'Empire byzantin : elle a même contribué de plusieurs manières à son démembrement. La capitale, Constantinople, a été isolée du reste de l'Empire pendant plus de deux ans, au point que l'autorité de l'empereur était inexistante dans la région, pourtant si proche, de la Thrace. Pendant que les Catalans la dévastaient, les régions d'Asie Mineure encore au pouvoir de l'Empire se sont même rebellées. En effet, devant le danger, les villes ont été obligées de compter uniquement sur elles-mêmes pour assurer leur défense, l'empereur n'ayant pas les moyens de les secourir toutes comme il l'a fait pour Thessalonique. Les cités d'Asie Mineure, pratiquement abandonnées à elles-mêmes, sont devenues des proies faciles pour les Turcs dès que les Catalans se sont retirés de l'Anatolie. La Compagnie, venue pour aider l'Empire, l'a donc affaibli en ouvrant la porte au déferlement des Turcs en Asie Mineure, et aussi aux revendications des Slaves dans les Balkans.

Mais son action, même si elle se déroule en Orient, ne peut être isolée des problèmes politiques, économiques et religieux des pouvoirs occidentaux, qu'il s'agisse des monarchies

catalane et française, des Républiques italiennes, Gênes et Venise, mais aussi de la papauté. Elle met particulièrement en évidence leurs pratiques diplomatiques et politiques quand leurs intérêts sont menacés en Orient. Il n'y a pas de règle dans ce jeu compliqué, pas d'alliance durable, pas de morale, et la religion elle-même n'est souvent qu'un prétexte. La Compagnie l'a bien compris : fidèle à qui la paie tant qu'on la paie, elle n'hésite pas à s'allier même aux Turcs quand c'est son intérêt.

En rendant plus aiguë encore chez les Byzantins la vieille méfiance envers les Latins et l'Église de Rome, elle a aussi contribué à creuser entre les deux Églises un fossé qui au départ n'était pas si profond sur le plan du dogme. Mais après le passage de la Compagnie et son alliance avec Charles de Valois contre l'Empire, le rêve de la papauté d'unir les deux Églises à l'aide du sabre des Francs, Angevins ou Valois, est définitivement détruit. De plus, en s'obstinant à soutenir les Français et à réclamer le départ de la Compagnie au lieu de profiter de sa présence en Orient, la papauté se prive d'une possibilité supplémentaire de réorientation des projets de croisade toujours vivaces au début du XIV^e siècle. Au concile de Vienne (1311-1312), on avait pourtant longuement débattu de la meilleure manière de reprendre Jérusalem, et nombre de délégués pensaient qu'il serait plus facile de le faire en passant par l'Empire byzantin affaibli, plutôt que par l'Égypte.

La Compagnie constitue enfin l'avancée extrême de l'expansionnisme catalan en Méditerranée. Son arrivée avait été précédée par celles des marchands de Barcelone, obligés de chercher d'autres routes après la chute de Saint-Jean d'Acre dans un espace déjà dominé par les Italiens, Génois et Vénitiens. Son intrusion dans le jeu économique est, elle aussi, celle d'une entreprise privée destinée à produire des bénéfices individuels pour ceux qui la composent, et pourquoi pas, des promotions inespérées pour ses chefs. Mais elle n'est pas la conséquence d'un plan organisé d'emblée, même si les monarques catalans, volant au secours de la victoire, ont tenté très vite de l'utiliser, de la détourner à leur profit et de la récupérer. C'est le roi de Sicile, Frédéric III, qui a été le plus constant dans son action : suzerain de la Compagnie installée dans le duché d'Athènes, il a encouragé le deuxième départ vers la conquête de l'Achaïe de l'infant Ferran de Majorque, qui aurait pu compléter, s'il avait réussi, un véritable empire dynastique catalan en Méditerranée.

Cet échec marque donc les limites de l'expansion catalane : les Catalans ne conquerront pas l'Achaïe franque ; ils devront se contenter d'arrondir leur domaine en y ajoutant le duché de Néopatrie ; ils ne mettront pas en danger non plus l'influence des Génois, et surtout des Vénitiens, dans le monde grec. Leur domination ne s'exercera pleinement qu'en Méditerranée occidentale, où elle culminera avec la conquête de la Sardaigne. Enfin, même un roi de la stature de Pere le Cérémonieux se révélera incapable, malgré ses bonnes intentions, de porter secours militairement aux duchés quand ils seront menacés par Navarrais et Florentins.

Pratiquement livrés à eux-mêmes, les descendants des terribles Almogavares devront capituler, et ce sera la fin de la plus extravagante aventure militaire du Moyen Âge.



Page ci-contre, de gauche à droite et de haut en bas

16.6 – Hipati 16.7 – Amphissa

16.8 – Livadia 16.9 – Lamia

16.10 – Thèbes

16.11 – Egine, Paleochora – Église St-Georges le Catholique

Ci-dessus

16.12 – Monnaie de Frédéric IV de Sicile (1355-1377)

Réal d'argent (Spahr 39) – Collection particulière

Sur l'avers de ce très bel exemplaire figure l'aigle des Hohenstaufen entourée de l'inscription FRIDERICVS DEI GRATIA REX SICILIE, et sur le revers, un écu aragonais surmonté d'une couronne et entouré de l'inscription AC ATHENARVM NEOPATRIE DVX : le roi Frédéric IV de Sicile tient à rappeler son titre de duc d'Athènes et de Néopatrie. C'est à sa mort en 1377 que se pose le problème de l'avenir de ces deux duchés : légués à Marie, fille de Frédéric, ils risquent de sortir de l'influence aragonaise lorsque se profile un mariage inopportun de Marie avec un Visconti. C'est alors que le roi d'Aragon Pere le Cérémonieux, grand-père de Marie, kidnappe la jeune femme, se fait prêter serment par les représentants des duchés (cf p.201) et en 1381 s'arroge le titre : il ne le possédera pas dix ans...